

le Numéro { Un franc
20 Cents

2^e ANNÉE

N^o 6. — Mars 1898

LA REVUE

DES

DEUX FRANCES

REVUE FRANCO-CANADIENNE



Directeur :
Achille STEENS

Sommaire

André Theuriet DE L'ACAD. FRANÇAISE	<i>Les Contes des Rois Mages</i>	147
Jean Richepin	<i>Le Patronnet</i>	152
Jean Aicard	<i>Les noces du papillon</i>	154
Séverine	<i>Bob le Riche et le chien galeux</i>	155
Rodolphe Brunet	<i>Ces Dames et Pagello !</i>	164
Jean de Bonnefon	<i>Une Ambassade à Rome</i>	166
Paul Bourget (DE L'ACAD. FRANÇAISE)	<i>Maîtres anciens</i>	171
Paul et Victor Margueritte	<i>La Charge</i>	172
Henry de Puyjalon	<i>Récits du Labrador</i>	177
Edmond Rostand	<i>Cyrano de Bergerac</i>	182
Benjamin Sulte	<i>Croisiez et multipliez</i>	189
Rosny	<i>La Fenêtre</i>	192
Henry Desjardins	<i>Souvenir de Lune</i>	195
R. B.	<i>Chronique des Deux Frances</i>	196
Georges de Dubor	<i>La Bibliothèque Nationale</i>	198
Emile Faguet	<i>Mesdames, bientôt au vote</i>	212
Louis Teste	<i>Souvenirs</i>	216
Raoul Guillard	<i>Carmencita</i>	223
René Maizeroy	<i>L'Escarpolette</i>	229
André Theuriet DE L'ACAD. FRANÇAISE	<i>Les lins en fleurs</i>	232
R. B.	<i>La Révolution Cubaine</i>	233
Fantasio	<i>Les Théâtres</i>	234

NON

BUREAUX :

FRANCE

23, rue Racine, 23

PARIS

CANADA

30, rue St-Jacques, 30

MONTREAL

29, rue St-Jean, 29

QUEBEC

ADMINISTRATION FRANÇAISE

23 — Rue Racine — 23

PARIS

ADMINISTRATION CANADIENNE

30, rue St-Jacques, 30

MONTREAL

29, rue St-Jean, 29

QUEBEC

LA

REVUE DES DEUX FRANCES

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE ET LE CANADA

UN AN	(20 FRANCS	SIX MOIS	(12 FRANCS
) 4 DOLLARS) 2 D. 40 CTS

PUBLICITÉ

La publicité se traite directement :

Dans toute l'Amérique, avec nos Administrateurs de Québec et de Montréal ou avec les Agents dûment accrédités par eux.

En France, avec la Direction de Paris.

A CHAQUE NUMÉRO UN SUPPLÉMENT SPÉCIAL

LA MODE PARISIENNE

RESTAURANT DE L'ABBAYE

T. MIGNOT, PROPRIÉTAIRE

6, rue St-Benoît, 6

Repas à partir de fr. 1.50 fr. 2. et fr. 3. » et à la Carte

SALLES PARTICULIÈRES

Le Restaurant de l'Abbaye se recommande par la distinction de sa clientèle.

Vins de 1^{er} Choix

(MAISON FONDÉE EN 1820)



L'ACCAPAREUR

SELON SAINT-JEAN CHRYSOSTOME

*Le pays fut frappé de grande sécheresse,
Les vents n'avaient pour nous pas la moindre caresse
Et les vapeurs dans l'air ne montaient plus au ciel ;
Les grains ensemencés ne sortaient point de terre,
Du sol brisé venait une odeur délétère
Et l'eau tiédie avait l'amertume du fiel.*

*Ainsi s'accomplissait l'oracle de Moïse.
Un ciel d'airain était immobile et sans bise
Suspendu comme un feu droit au-dessus de nous.
La famine approchait et marchant derrière elle
Apparaissait déjà la mort la plus cruelle :
Pour l'éloigner chacun s'était mis à genoux.*

*Tout à coup l'horizon se brunit de nuages,
Le ciel d'airain fondit en de violents orages
Et les eaux en tombant fécondèrent les champs ;
Alors les citoyens, tout émus d'allégresse,
D'un élan de bonheur s'embrassèrent en liesse
Et les échos partout s'emplirent de leurs chants !*

*Or parmi tant de joie un seul avait l'œil sombre,
C'était un riche qui, dans ces heureux sans nombre,
Marchait comme accablé sous le poids des douleurs ;
Comme on lui demandait pourquoi dans ce délire
Sa bouche n'avait pas le plus petit sourire,
Il ne put se contraindre et, la voix près des pleurs,*

*Il avoua son mal aux si vives morsures :
« J'avais amassé de blé dix mille mesures,
Dont je ne pourrai faire un aussi bon trafic. »
Voilà de quoi souffrait cet opulent notable.
Ne méritait-il pas pour ce fait détestable
D'être lapidé comme un ennemi public ?*

Dessin de Raoul Barré

REVUE DES DEUX FRANCES

ACHILLE STEENS

A NOS LECTEURS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos abonnés et lecteurs, que par suite de son développement, la *Revue des Deux Frances*, ouvre de nouveaux bureaux à PARIS et à MONTRÉAL.

A PARIS, RUE RACINE, N° 23,

la revue aura dorénavant une superbe *Salle des Dépêches* où elle organisera des EXPOSITIONS, auxquelles participeront les artistes canadiens, dessinateurs, peintres, sculpteurs, etc.

Cette salle des Dépêches, qui sera publique, est admirablement bien située, dans une des rues les plus passantes de Paris.

Les œuvres des artistes canadiens pourront ainsi être connues du public parisien et achetées par lui.

Nous ne croyons pas devoir insister davantage sur l'importance de ces EXPOSITIONS DE L'ART CANADIEN, en plein Paris.

A MONTRÉAL, RUE SAINT-JACQUES, N° 30.

La *Revue des Deux Frances* aura également des bureaux sous la haute direction de M. Arthur Brunet, le banquier bien connu.

Toutes les affaires de la Revue seront traitées là, comme à Paris et à Québec.

Mais M. J. A. Lefebvre conserve le titre d'administrateur pour l'Amérique.

Nos collaborateurs devront nous adresser ainsi leurs manuscrits : M. le Secrétaire de la Rédaction de la *Revue des Deux Frances*, 23, rue Racine, Paris. France

Et invariablement, à partir d'aujourd'hui, tous les collaborateurs seront payés d'après un taux fixé par la Direction.

Nous ne ferons aucun service à nos collaborateurs. Et cela n'est que juste, puisque tous les articles seront payés.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les œuvres canadiennes, dont les auteurs nous adresseront deux exemplaires, feront partie de la Bibliothèque de la *Revue* à Paris, et chacun pourra les lire dans notre Salle des Dépêches, au 23 de la rue Racine.

Notre Salle des Dépêches sera ouverte au public, tous les jours, de 4 heures à 6 heures du soir.

Enfin, nous publierons, dans un prochain numéro, la liste des primes magnifiques que nous réservons à nos Abonnés qu'attend une surprise plus grande encore.

*
* *

Notre jeune confrère canadien, M. Rodolphe Brunet, devient Secrétaire de la Rédaction de la REVUE DES DEUX FRANCES. Il apporte à la Revue sa grande connaissance des affaires canadiennes et du Paris littéraire, qu'un long séjour parmi nous lui a rendu familier.

Il est chargé en même temps de l'Administration générale de la Revue pour la France.

La Direction

Les Contes des Rois Mages

Les trois rois mages, Balthazar, Melchior et Gaspard, portant l'encens et la myrrhe, étaient partis à la recherche de l'enfant Jésus, mais comme ils ne connaissaient pas bien le chemin de Béthléem, ils s'étaient égarés en route et, après avoir traversé une forêt profonde, ils arrivèrent à la nuit tombante dans un village du pays de Langres. Ils étaient las, ils avaient les bras coupés à force de porter les vases contenant les parfums destinés au fils de Marie et, de plus, ils mouraient de faim et de soif. Ils frappèrent donc à la porte de la première maison du village, pour y demander l'hospitalité.

Cette maison, ou plutôt cette hutte, située presque à la lisière du bois, appartenait à un bûcheron nommé Denis Fleuriot qui y vivait fort chichement avec sa femme et ses quatre marmots.

Elle était bâtie en torchis avec une toiture de terre et de mousse à travers laquelle l'eau filtrait les jours de grande pluie.

Les trois rois, vannés de fatigue, heurtèrent à la porte, et quand le bûcheron l'eut ouverte, prièrent qu'on voulût bien leur donner à souper et à coucher.

— Hélas ! braves gens, répondit Fleuriot, je n'ai qu'un lit pour moi et un grabat pour mes enfants, et quant à souper, nous ne pouvons vous offrir que des pommes de terre cuites à l'eau et du pain de seigle. Néanmoins, entrez, et si vous n'êtes pas trop difficiles, on tâchera de vous arranger.

Ils entrèrent donc. On leur servit des pommes de terre qu'ils dévorèrent de grand appétit, et le bûcheron et sa femme leur cédèrent leur lit, où ils dormirent à poings fermés, sauf Gaspard qui aimait ses aises et qui se trouvait fort à l'étroit entre le gros Balthazar et le géant Melchior.

Le lendemain matin, avant de se remettre en route, Balthazar, qui était le plus généreux des trois, dit à Fleuriot :

— Je veux vous donner quelque chose pour vous remercier de votre hospitalité.

— Nous vous l'avons offerte de bon cœur, mais nous ne nous attendons à rien, braves gens ! répondit le bûcheron en tendant la main tout de même.

— Je n'ai pas d'argent, reprit Balthazar, mais je veux vous laisser un souvenir qui vaudra mieux.

Il fouilla dans sa poche et en tira une petite flûte d'Orient qu'il présenta à Fleuriot, et tandis que celui-ci, un peu déçu, faisait la grimace, il continua :

— Si vous formez un souhait en jouant un air sur cette flûte, il sera immédiatement exaucé. Prenez, n'en abusez pas, et ne refusez jamais l'aumône ni l'hospitalité aux pauvres gens.

*
* *

Quand les trois rois eurent disparu au tournant du chemin, Denis Fleuriot dit à sa femme, en soupesant dédaigneusement la petite flûte dans sa main :

— Ils auraient pu nous faire un cadeau moins bête que ce flageolet ; néanmoins je vais tout de même essayer de flûter pour voir s'ils ne se sont pas moqués de nous.

Alors il s'écria :

— Je voudrais avoir pour notre déjeuner du pain blanc, un pâté de venaison et une bonne bouteille de vin !

Puis il joua sur la petite flûte un air du pays, et tout d'un coup, à son grand ébahissement, il vit sur la table, couverte d'une fine nappe blanche, le pain, le vin et le pâté demandés.

Dès qu'il fut certain du pouvoir de sa flûte, il ne s'en tint pas là, comme, bien vous pensez, et il demanda tout ce qui

lui passa par la tête. Il flûtait du matin au soir. Il eut des habits neufs pour sa femme et ses enfants, de l'argent de poche, une table abondamment servie, et, comme il lui suffisait de souhaiter une chose pour l'avoir aussitôt, il devint en peu de temps un des richards du canton. Alors, à la place de sa hutte à demi effondrée, il fit construire un superbe château qu'il remplit de meubles précieux et de tapisseries, et le jour où la construction et l'ameublement furent achevés, il donna une grande fête pour inaugurer sa nouvelle demeure.

Autour d'une table richement servie, étincelante d'argenterie et de lumière, il avait réuni tous les gros bonnets de l'endroit. Lui-même se tenait au haut bout avec sa femme parée comme une chasse, tandis que des musiciens installés dans une galerie supérieure régalaient les convives de leurs plus joyeux airs. Afin que le festin ne fût pas troublé, il avait ordonné à ses gens de ne laisser sous aucun prétexte les fâcheux et les mendiants entrer dans la cour, et même il avait préposé à la porte deux grands diables de valets armés de bâtons, qui avaient pour consigne d'écarter tous les loqueteux et porteurs de besace des environs.

Aussi, sûrs de n'être point dérangés, les invités s'en donnaient à cœur-joie, jouant des mâchoires, humant le bon vin et s'ébaudissant à ventre déboutonné...

* * *

Or, ce soir-là, les trois rois mages, ayant déposé leurs présents au pied de l'enfant Jésus, revenaient de Béthléem. En traversant la forêt, ils reconurent le village où ils avaient couché, virent le château tout illuminé, et Gaspard dit en goguenardant à Balthazar :

— Je serais curieux de savoir si notre homme n'a pas mal usé de la petite flûte et si, depuis qu'il est riche, il a tenu sa promesse d'être doux envers le pauvre monde.

— Voyons, répondit laconiquement Balthazar.

Ils s'accourèrent en mendiants, changèrent leurs belles

robes contre des haillons et se présentèrent à la porte du château en demandant l'hospitalité pour la nuit; mais on les reçut fort mal, et comme ils insistaient, menant grand bruit, Fleuriot mit la tête à la fenêtre et, apercevant des mendiants, commanda qu'on lâchât les chiens à leurs trousses, de sorte qu'ils détalèrent au plus vite, non sans avoir les jambes fort endommagées.

— Je m'en étais douté! maugréa le sceptique Gaspard, qui avait été mordu au mollet.

— C'est bon, répliqua le géant Melchior, il ne l'emportera pas en paradis... Il saura ce que pèse la rancune des trois Rois mages!...

Cependant les convives continuaient à banqueter joyeusement. On était arrivé au dessert, et Fleuriot, un couteau à la main, était en train de découper une colossale brioche, quand on entendit dans la cour les grelots d'une chaise de poste trainée par quatre chevaux fringants, caparaçonnés d'or, Fleuriot mit de nouveau le nez à la fenêtre et, voyant qu'il lui arrivait encore de nobles invités, ordonna qu'on les fit monter en toute hâte. Lui-même vint avec un flambeau les recevoir à la porte de la salle. Alors on vit entrer les trois Rois mages en pompeux appareil couronné en tête, vêtus de pourpre et de pierreries. Fleuriot, qui avait reconnu ses anciens hôtes, fit bonne contenance et, avec force salutations, les pria de prendre place à table.

— Merci! dit Balthazar sèchement, nous ne mangeons pas chez un homme qui reçoit si mal les pauvres gens.

— Je vous fais compliment de la façon dont vous tenez vos promesses! cria Melchior de sa grosse voix.

— Ah! tu lâches tes chiens sur les mendiants! ajouta Gaspard en se tâtant la jambe; attends, je vais te jouer un air que tu ne connais pas encore!...

Et, tirant de sa poche une petite flûte pareille à celle qu'on avait donnée à Fleuriot, il la fit résonner terriblement. En un clin d'œil, la table, les convives, le château s'évanouirent, et le bûcheron se retrouva, seul et nu, sur la lisière du bois, devant sa hutte en ruine, avec sa femme et ses enfants en haillons.

— Heureusement il me reste ma flûte ! songea-t-il.

Mais il eut beau fouiller ses poches percées ; le talisman avait disparu avec les trois Rois mages.

*
* *

Et c'est depuis ce temps qu'on a coutume, lorsqu'on coupe le gâteau des rois, de mettre soigneusement de côté la part des pauvres.

André Theuriet
de l'Académie Française.

LE PATRONNET

Parmi tous les badauds de la grande badaudière parisienne, qui est le pays du monde où l'on en trouve le plus, parmi tous les flaneurs, gâcheurs de temps, dépensiers de loisirs, tâcherons assidus au métier de ne rien faire, bayeurs aux grues, musards de nature, friands d'occasions à paresser, fourriers de la loupe, gouapeurs, balochards et débalinchistes, il n'en est point un seul qui, pour l'air janot, pour l'allure à la fois oisive et affairée, pour les mains vides, les gestes vagues, le regard à l'aventure et le nez au vent, puisse rivaliser avec le patronnet.

Plus généralement connu sous le nom de *gâte-sauce*, désigné aussi par le sobriquet de *blanc partout*, le patronnet est ce petit bout d'homme que l'on rencontre environ tous les cinq cents pas, et qui chaque fois doit être un patronnet différent, mais qui néanmoins semble toujours le même patronnet, vêtu d'une courte veste et d'un long tablier en percale éblouissante et raide comme du papier ministre; le front coiffé d'un bonnet de pareille étoffe, bonnet large, rond, aplati, mince, en forme de crêpe, et tel que la frimousse du patronnet s'y encadre ainsi que dans un nimbe lunaire.

Sur le haut de ce bonnet repose un coussin semblable à une brioche, et sur ce coussin une manne en équilibre, et dans cette manne beaucoup trop grande un petit édifice de fine pâtisserie, timbale aux aspects de vieux donjon doré

par le soleil, godiveau en forteresse flanquée de quenelles et bastionnée d'écrevisses, saint-honoré dont les boules émergeant de la crème font songer à une mosquée écroûlée sous une avalanche, tarte où la compote à travers un treillis de pâte rougeole comme un couchant parmi des branchages d'automne, Alhambra de nougat où la cerise conlité pique d'énormes rubis et l'angélique de monstrueuses émeraudes.

Insensible à la gloire de porter ces merveilles d'architecture gourmande, ne s'occupant même pas d'assurer avec sa main l'équilibre instable de la manne qui flotte au roulis et au tangage de son pas, le patronnet marche sans gravité ni précaution, s'arrête brusquement à tous les hasards de la route, pénètre dans les foules compactes qui se tassent autour d'un cheval abattu, s'extasie devant les vitrines, lit les affiches, allonge des coups de pied aux chiens en train de se dire bonjour du côté de la queue, rigole, riposte aux blagues qu'on lui jette en passant, coudoie, est coudoyé, et parfois, lorsqu'il est en retard, se met à courir, secouant la manne comme un vaisseau battu par la tempête.

Comment se fait-il que l'Alhambra de nougat conserve intactes ses délicates aiguilles et ne tombe pas en ruines, que la compote soit assez patiente pour ne pas s'évader à travers les barreaux de pâte de la tarte, que le saint-honoré ne devienne pas une informe bouillie semblable à de la neige longtemps piétinée, que le godiveau, continuant à présenter une figure géométrique, ne soit pas démantelé de ses quenelles, décaseiné de ses écrevisses, et que la timbale elle-même ne finisse point par s'effondrer, laissant de son ventre ouvert dégouliner ses entrailles fumantes ?

Et pourtant, ces désastres n'arrivent jamais, non pas même quand le patronnet se trouve pris dans une housculade, ou s'empêtre les pieds dans une robe, ou défend son tablier happé par quelque chien hargneux, ou envoie des coups de chausson aux galopins qui veulent fourrer leur doigt dans sa manne ; et il semble vraiment qu'il y ait une bonne fée toujours occupée à veiller sur ce petit bout d'homme, sur ce *gâte-sauce*, sur ce *blanc-partout*, frère du Pierrot des

pantomimes, qui promène dans nos rues modernes, encombrées d'habits sombres, grouillantes de personnages morses, sa joyeuse mine de gamin trompeur et son éblouissant costume en clair-de-lune.

Jean Richepin.



Les Noces du Papillon

*On attend chez le notaire
Le joli célibataire,
Papillon le bien-aimé.
« Mariez-vous, ô volage,
Qui promettez mariage
A toutes les fleurs de mai ! »*

*Le joyeux célibataire
Répond : « Hélas ! Comment faire ?
Je n'aurai pas de maison ! »
« — Mon fils, qu'à cela ne tienne !
Je te céderai la mienne »,
Lui dit le colimaçon.*

*Le malin célibataire
Répond alors : « Comment faire ?
Mon lit n'aurait point de draps ! »
Du milieu de son étoile :
« Je sais bien filer la toile,
Dit l'araignée, tu verras ! »*

*Le malin célibataire
Répond alors : « Comment faire ?
Et du pain ! du pain doré ! »
La fourmi n'est pas prêteuse,
Mais elle est malicieuse :
« Du pain ? Je t'en céderai ! »*

*Le malin célibataire
Répond encor : « Comment faire ?
Le pain sec n'a pas bon goût ! »
« — Moi j'ai la clef d'une armoire
Où l'on peut manger et boire,
Dit le rat, j'entre partout. »*

*Le malin célibataire,
Répond encor : « Comment faire ?
Je n'ai point de sucre, hélas ! »
« — Fais ce que l'on te conseille !
Epouse ! lui dit l'abeille ;
Mon miel ne manquera pas ! »*

*Le malin célibataire
Répond toujours : « Comment faire ?
Je n'ai même pas un flambeau ! »
Le ver luisant : — « Baliverne !
N'ai-je donc pas ma lanterne ?
A ton service. mon beau ! »*

*L'autre, à ces amis féroces.
Dit : « L'on scraît à mes noces
Sans musique, je le crains. »
« Ta, ta, disent les cigales,
N'avons-nous pas nos cymbales
Et nos jolis tambourins ? »*

*Le pauvre célibataire
S'en alla chez le notaire,
S'en alla bien ennuyé...
Et tous tinrent leur promesse,
Et vinrent après la messe
Se moquer du marié !*

Jean Aicard.

Bob-le-Riche et le Chien galeux

Il était une fois un gentleman d'environ dix ans, joli comme un ange et méchant comme un diable, qui répondait au prénom de Bob. On l'appelait même Bob-le-Riche, car son père possédait le seul manoir du pays, à vingt lieues à la ronde. Et quand on disait : « A qui ces prés? A qui ces bois? A qui ces fermes? » chacun répondait : « C'est au père de Bob-le-Riche ».

Car, si l'on ne connaissait guère le papa, occupé très loin à surveiller ses intérêts, à activer ses entreprises, chacun, en revanche, ne connaissait que trop le fils : un garnement réputé pour ses méfaits dans tout le pays, la terreur du village, après qui même les oies jacassaient, le bec ouvert, en battant des ailes, tant il avait triste réputation.

A bien considérer, ce n'était pas qu'il fût plus mauvais qu'un autre, car il était brave — et tant que le cœur garde de la bravoure; il y a de la ressource et de l'espoir. Les lâches seuls ne sauraient se reprendre.

Mais, d'être le plus fortuné, il avait sottement pris de l'orgueil. Incapable de gagner même son pain tout sec, il s'imaginait être un gros monsieur, parcequ'il mangeait de la brioche — plutôt que que de comprendre qu'être le premier oblige à être le meilleur, comme exemple et comme rançon du hasard qui a favorisé.

Au lieu de cela, Bob, avec sa frimousse rose, ses cheveux bouclés, ses jolis yeux, et ses beaux habits de velours, se montrait volontiers arrogant, brutal, même cruel, manquant

de respect aux anciens, rossant la marmaille, décochant une pierre, un coup de poing ou un coup de pied à toute bête ayant le malheur de se trouver à sa portée.

Bref, une vraie peste!

Sans cesse, il s'échappait du château pour accourir, non pas jouer avec les gamins de l'endroit, mais les pousser à quelque abomination, ou les victimiser s'ils s'y refusaient. Aussi, il ne restait guère que les pires chenapans à ne lui point fausser compagnie.

Bob les appelait « sa bande » et jouait au chef de brigands.

*
* *

Or, ce jour-là, tous avaient fait une découverte. Dans un recoin de la place, près de l'abreuvoir, ils avaient déniché un pauvre chien malade, un peu pelé, un peu galeux, sans doute par suite de privations et de manque de soins. Il n'avait pas de collier, comme ceux de la ville, et n'appartenait sûrement pas à quelqu'un du bourg. Même, il devait venir de loin, car le dessous de ses pattes apparaissait gonflé prêt à saigner. Et il gisait sur le flanc, comme exténué de fatigue, fourbu, à bout de courage!

C'était un barbet très mâtiné, un de ces rôdeurs de rue, vilains, mais si miraculeusement fidèles et intelligents! On n'arrive pas à les perdre, ces chiens-là, tant ils ont le flair subtil et le cœur sûr — il fallait que son maître fût mort...

Se détachant du cercle, Bob s'avance, et lui cogna les côtes, à toute volée, du bout de son soulier. Avec un hurlement plaintif, l'animal s'éveilla; ouvrit des yeux que la douleur avait emplis de larmes; se dressa péniblement sur ses pattes flageolantes.

— Oh! qu'il est laid! Hou! hou! fit Bob.

— Hou! hou! répétèrent les autres gamins.

La bête mal remise, ne comprenait pas, les regardait avec crainte et douceur. Un caillou, à l'angle du museau lui fit une trace rouge. Alors, le vagabond se rencogna, gronda...

— Ce qu'il est méchant! Il est peut-être enragé? insinua Bob.

Quelques-uns reculèrent, mais leur peur se fit agressive davantage, à distance, prudemment. Une pluie de projectiles vint atteindre, lapider le pauvre chien, lui déboîta l'épaule, lui creva un œil. Fou de souffrance, il retrouva de l'énergie, essaya de fuir. Mais il ne pouvait aller ni loin, ni vite, avec sa patte qu'il traînait, et tôt il fut rejoint.

— Attendez ! Attendez ! je vais le pendre au lazzo !

Bob défit sa ceinture, la lança en nœud coulant autour du cou du blessé. Puis il prit ses jambes à son cou vers la rivière, traînant après lui, en même temps que toute la polissonnaille de la paroisse, ce pauvre être étranglé, meurtri, dont le dos, dont le ventre, s'écorchaient à toutes les aspérités de la route.

Tout près de la berge, on s'arrêta, on attacha un gros silex au corps inerte — et hop ! Un grand choc, un grand rond sur l'eau... Puis, dans le remous, quelque chose s'agita.

— Bob ! regarde ! le voilà qui revient !

En effet, à la surface, confusément, le chien apparut. La pierre, mal fixée, avait seule glissée au fond, et mù par l'instinct de conversation, l'agonisant encore se débattait.

— Aux cailloux !

Comme sur la place, tout à l'heure, ce fut une grêle. Mais tandis que Bob visait, balançant le plus fort grêlon, il vit pour la deuxième fois, fixé sur lui, sur lui seul, l'œil encore intact du pauvre chien. Triste, il ne disait pas de reproche, mais la douleur, et plaignait Bob d'être si méchant.

Une poigne de fer étreignit l'enfant à la gorge, en même temps qu'une nuit soudaine, épaisse, compacte voilait tous les objets. Bob perçut seulement les cris aigus des camarades, s'enfuyant à toutes jambes...

*
*
*

Assis près du berger, dans la clairière, Bob-le-Riche n'était qu'à demi rassuré. D'abord, il ne le connaissait point, ce vieux père à l'air sévère, avec qui il n'avait pas échangé

une parole depuis qu'il l'avait rejoint.. encore heureux de la rencontre, puisque lui s'était sottement égaré.

Voilà ce que c'est que de vouloir faire l'homme — et le malin! Après une dispute, Bob avait résolu, sinon de se sauver tout à fait, du moins de s'éloigner plus que de coutume, de vaguer à l'aventure, afin de donner une bonne leçon, par l'inquiétude, à son précepteur. Et à force de prendre par ci, par là, il avait fini par ne s'y plus reconnaître. Le crépuscule était venu, et, avec lui, l'effroi...

En vain Bob avait appelé, hélé, sifflé. Après, il avait fini par distingué par la pénombre, un remuement, et il avait reconnu un troupeau, un pasteur.

— Monsieur, je me suis perdu; j'ai froid, et il fait noir, dites, laissez-moi m'asseoir à côté de vous?

Sans décolorer les lèvres, le grand bonhomme avait fait un geste vague, aussi bien d'accueil que de refus.

Et Bob-le-Riche s'était assis sur un petit bloc de roches, très sage, regrettant la chambre coquette, le léger feu clair, et le lit douillet. Si c'eût été à recommencer!

Puis, sans savoir, des choses l'inquiétaient... Il était donc muet, ce vicieux, qui ne desserrait pas les dents, assis tout raide, les mains et le menton sur son bâton, perdu dans sa limousine, comme dans une guérite? Et ces ouailles toutes noires, sans une seule exception, si pareillement noires, des béliers jusqu'aux agnelets! Enfin, le drôle de campement en plein air, sans parcs à moutons ni cabane pour le berger, alors que c'était encore la saison des étables?

Des heures et des heures s'écoulaient...

Quand, soudain, des lueurs scintillantes et vertes s'allumèrent dans les buissons. A droite, à gauche, de partout il en surgissait.

— Des vers luisants, pensa Job. C'est joli.

Mais les lueurs commencèrent de se mouvoir brusquement fantasques, en même temps que des bonds prestes et de longs frôlements animaient les ténèbres.

Au centre de la clairière, près du feu mourant, le troupeau éperdu se massait.

Bob tira le pâtre par la manche :

— Monsieur, qu'est-ce ?

De la pélerine, le bras se dégagca, indicateur sans qu'un seul mot fut répondu. Bob suivit le geste. Et comme dans le cercle de finissante clarté, une forme venait de bondir, il se rendit compte, cria :

— Mon Dieu ! les loups !

C'était les loups, en effet. Un à un, ils décimaient le bétail, saisissant après avoir choisi, s'enfuyant après avoir saisi. Et le silence frémissait de soupirs d'agonie, de bèlements étouffés, du bruits des gorges craquant sous l'attaque étranglouse.

Bob se sentait devenir fou, tant la frayeur l'étreignait, le paralysait. Après le dernier agneau ce serait lui, bien sûr, comment se défendre ? comment se sauver ?

Alors, une idée lui vint, lui sembla le salut :

— Où sont les chiens ? Je n'ai pas vu les chiens ! Appelez-les, monsieur, lâchez-les ! Nous allons être mangés. Oh ! monsieur, vite, vite !

Des griffes lui labouraient les côtes, un souffle brûlant et puant lui balayait la nuque, tandis qu'à genoux il suppliait l'impassible vieillard. Soudain, une douleur atroce lui déchira l'épaule...

Mais il l'oublia presque, dans son épouvante agrandie. Car le grand berger, levant le front, laissait voir, entre le chapeau rabattu et le col relevé du manteau, qu'il était borgne, et il disait :

— Petit enfant, *il n'y a plus de chiens pour nous défendre : tu sais bien que tu les as tous tués !*

*
**

Depuis combien de temps, emporté par le galop vertigineux de la peur, Bob courait-il dans la campagne ? Lui-même n'eût su le dire. Il avait grimpé, toujours grimpé, s'imaginant que l'ascension le délivrerait mieux des terribles carnassiers acharnés à sa poursuite. Maintenant, il avait atteint des cimes si élevées qu'il pensait toucher le ciel en allongeant le doigt.

Il était très pur, le ciel, tout piqueté d'étoiles, avec une grosse lune ronde et réjouie qui se penchait curieusement.

Mais quel froid ! A perte de vue, la terre était couverte de neige, une neige molle et lourde, ouateuse, dans laquelle ses pieds las trébuchaient.

Quel froid ! Il en perdait l'haleine, la possibilité d'avancer. Si seulement il y avait eu une chaumière, une grotte, une hutte, ah ! comme Bob-le-Riche s'en serait contenté !... Mais rien — ou peut-être si, là-bas, encore très loin, encore plus haut, une sorte de bâtisse sombre.

Y atteindre ! Et comment ? Pas âme qui vive dans ces solitudes, pas une indication, rien ! Bob perdit l'équilibre, faillit choir dans une crevasse. Oh ! ce regard du berger, cet œil sanguinolent, et cet autre œil indemne, si clair et si doux ! Il se souvenait, il se souvenait !...

Comme il était puni ! Car il le voyait bien, qu'il allait mourir là !

— Maman ! Mon Dieu !

Il rassembla ses dernières énergies, fit un suprême effort, atteignit en rampant un entre-deux de roches, s'y sentit perdre connaissance...

Cependant, le sentiment de la vie lui revint peu après, car Bob était de bonne race, résistante et robuste. Et il eut la sensation délicieuse qu'on s'inquiétait de lui, que le secours arrivait. Des formes blanches passaient, portant des falots. Il reconnut, pour l'avoir vue sur les gravures des *Magazines*, la robe des moines hospitaliers.

Et il voulut appeler. Mais le froid avait raidi sa langue, ankylosé ses membres : il ne pouvait ni parler, ni bouger. Alors, en proie à une navrante détresse, il dut tout espérer, tout attendre du hasard.

Les religieux s'étonnaient à ne rien trouver.

— Eh ! bien, frère Eusèbe ?

— Rien, frère Mathurin.

— C'est bizarre. Enfin, cherchons !

Puis la chasse reprenait... sans résultat ! A la fin, l'on déclara :

— C'est qu'il n'y avait personne. Nous avons fait erreur.

— Tout porte à le croire. Mais la certitude, nous ne l'aurons jamais, maintenant.

— Hélas !

Glacé d'effroi autant que du gel, Bob entendit répondre :

— *Car il n'y a plus de chiens pour retrouver les voyageurs : le petit enfant les a tous tués !*

Et, levant les yeux, il aperçut la lune, borgne, qui d'une seule prunelle, tristement le contemplant !

*
* *

Par quel miracle dans la petite maison du faubourg, où sa grand'mère était morte, Bob finit-il par se retrouver ? Lui-même n'eût pu le dire. Sans doute, sa nature solide lui avait permis — quelque rayon de soleil aidant — de s'échapper des glaces, de redescendre inconsciemment, presque animalelement, vers la plaine, vers la ville.

Toujours est-il qu'il se trouvait dans cette demeure isolée, presque abandonnée, avec sa mère (sa jeune maman si jolie et si tendre, si indulgente aussi !) et sa petite sœur Lili. Mais, plutôt que de sembler contents d'être enfin, tous trois paraissaient comme courbés sous une angoisse secrète -- même Lili, trop jeune pour savoir, seulement tourmentée du tourment des autres.

Les boiserics craquaient : des pas, assourdis eût-on cru, suivaient l'allée du jardin. Soudain, un volet cliqueta. La mère, d'un geste, rassembla contre elle, dans son giron, ses deux chéris.

— Maman ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Chut ! Tais-toi !

Puis, à elle-même, haussant les épaules :

— Je suis folle avec mes imaginations ! Et de m'être relevée ! Et de vous avoir réveillés, mes mignons ! Il n'y a rien, rien du tout.

Mais, cette fois, c'était Bob qui posait la main sur la bouche de sa mère :

— Si mère, j'entends !

— Quoi ?

— Je ne sais pas...

— Mets la lampe dans le coin là-bas, par terre, qu'on ne voie plus de lumière ici.

Il obéissait, puis revenant près de la fenêtre, se glissant sous les lourds rideaux, regardait vers la pelouse... Oui, des ombres étaient apostées, des hommes s'occupaient à forcer les contre-vents du rez-de-chaussée.

Que faire ? Les autres maisons étaient si distantes ! Crier ? Leurs voix à tous trois étaient si faibles ! Appeler ? Qui veille dans la nuit ; qui leur eût répondu ? S'enfuir ? On eût été si vite rattrapés !

Et, revenant vers sa mère :

— Maman, ne dis rien à Lili... C'est sûrement des voleurs, je les ai vus.

— Ah ! mon pauvre enfant !

Mais se relevant soudain, énergique :

— Il y a le fusil de ton père, à côté, dans le bureau. Je m'en vais le quérir. Cela, au moins, attirera l'attention, nous amènera de l'aide.

Elle sortait ; mais Lili restée seule avec son aîné, attentive à tout, le doigt levé, très docte ;

— Pas peur quand chien ; chien aboie !

— Hélas, disait vers la porte une voix déchirante : *il n'y a plus de chien pour garder la maison : Bob, ton frère Bob les a tous tués !*

Et, lui, reconnaissait sa mère, sa pauvre maman défigurée, dont une horrible blessure balafrait le visage, ayant défoncé l'orbite, tandis que de l'autre côté, la douce, la lumineuse prunelle irradiait d'amour et de désespoir !

*
* *

Alors Bob rencontra sur le chemin, presque à la porte du château où enfin délivré, il revenait, un très vieil homme qui ressemblait à son père, à son grand-père, à tous les portraits de famille dont le salon était tapissé, Mais le très vieil homme était mal mis, et il pleurait.

Bob lui dit :

— Qui êtes-vous Monsieur? Pourquoi avez-vous du chagrin?

— Je pleure parce que j'étais Bob-le-Riche; que j'ai perdu tous les miens, tous mes biens; que me voici âgé, sans patrimoine ni famille: et, qu'ayant été méchant aux jours prospères, il ne me reste pas même un chien pour consoler ma vieillesse et suivre mon corps au cimetière. Car un chien défend le troupeau de la dent des loups, sauve les malheureux perdus dans la tourmente, garantit les demeures de l'approche des criminels; mais c'est encore plus que tout cela; c'est l'ami, le dernier ami, celui qui vous aime pauvre, vieux, seul.

Alors. Bob reconnut ses propres traits sur le visage du vieil homme, et se mit aussi à sangloter.

— Docteur, il s'éveille!

— Oui, madame, désormais j'en réponds.

Dans le lit bien douillet, dans la chambre où brûle un léger feu clair, Bob se retrouve. la tête pesante, le cerveau endolori.

Et sous les baisers, les tendresses de sa chère maman (enfantendre: lui aussi, enfin calin!) il suit son idée:

— Le chien!

— Oh! le vilain! fait la mère d'un ton de reproche, mais d'un reproche si adouci!

Du regard elle consulte le docteur, qui répond d'un signe affirmatif. Alors elle se penche:

— Regarde. On vous a sauvés ensemble, toi sur la berge, frappé de congestion, lui dans la rivière. Je savais bien que mon fils aurait des regrets, mais j'ai voulu lui épargner les remords.

Dans une corbeille est couché le barbet, l'épaule remise, emmaillotée, le pelage revenu, l'œil guéri. Il allonge la tête, lèche celui qui lui fit tant de mal. Et Bob, le cœur défaillant, enfin devenu bon:

— Chien, mon chien, je te jure de n'être plus jamais, plus jamais méchant!

Séverine.

CES DAMES..... ET PAGELLO !

A mon ami Arthur Berthiaume.

Combien joli le récent article de Séverine, dans lequel elle écrivait : *Ces dames habituées à considérer l'esprit plutôt que le costume...* »

Et, je voyais, dans l'imagination, passer de gracieuses et douces silhouettes. Mais elles passaient fières et belles, entraînant les applaudissements de notre cœur.

J'étais encore sous le charme de cette haute et consolante pensée, lorsque, prenant le *Journal*, je lus la mort du docteur Pagello — du docteur Pagello, si intimement lié à la fameuse nuit de Venise!

« Le docteur Pagello, écrivait Alexandre Hepp, vient de mourir à Bellune, conservé jusqu'à quatre-vingt-onze ans. La postérité ne retiendra pas son titre de docteur, mais plus fameusement son titre d'amant. Il fut en effet le héros du drame passionnel qui, à Venise, mit tant d'ombre sur Georges Sand et brisa le pauvre Musset.

« Je ne veux pas raviver la triste histoire de cette trahison au chevet d'un malade avec le premier venu de la ville, de l'aberration féminine dont cet homme se trouva à l'improviste le bénéficiaire. Une telle faiblesse, une si ardente intrépidité à faire souffrir ne constituent pas d'ailleurs un privilège exclusif à cette femme de génie : le cas en lui-même n'a rien que de très commun, il appartient à un genre parfaitement usuel et florissant sans chômage..... »

Je pensai à *Ces dames...* de Séverine et à la nuit de Venise.

Cela me fit l'effet qu'offrent les nuages — porteurs de rêves — se rencontrant pour se broyer là-haut ; cependant que de ce choc formidable, tombe la pluie qui fait fleurir des roses !

Une petite fleur sèche et des épines pressées sont restés à la page du livre de Mémoire qui raconte l'aventure de

Venise, les souffrances de Musset sur son lit de douleur, — à la page cruelle qui dit comment Georges Sand oublia ses serments d'amour en s'oubliant elle-même.

Et dans la pensée, l'énigme trotte éperdument.

Je vois le poète pleurant ses immortels pleurs. Et je regarde sourire de volupté cette intellectuelle qui chantait si bien le triomphe de l'esprit sur la matière !

Et, dans ce tableau, le beau Pagello — à l'esprit simple — retrousse ses moustaches en souriant d'un sourire vainqueur.

La page qu'une femme écrit avec son esprit diffère, quelques fois, de celle qu'elle trace avec son cœur.

Le monde entier reçut une éternelle leçon dans la révélation des tourments et de l'ardente souffrance morale infligés au pauvre poète malade.

Amour et Trahison se tiennent souvent la main pour offrir d'étranges énigmes où de très naturels états d'âme à l'histoire que l'on compulse tous les jours d'une page nouvelle.

Néanmoins le souvenir de la nuit de Venise n'est pas mort avec Pagello qui peut dormir en paix à Bellune parce qu'il reste de lui un acte d'amour qui fit sa gloire de moderne Anacréon et un baiser de femme célèbre dont l'écho a retenti dans l'immortalité.

Ils étaient deux dont les chants d'amour passaient sur l'Europe, telle une caresse pour tous les amants . Et *ils* furent trois pour dire l'amour, la beauté et la trahison.

La trahison a survécu à l'amour et à la beauté — qui s'enfuirent vite, — alors qu'hier seulement mourait le héros de la passionnelle aventure.

Comment le vieux Don Juan italien a-t-il été accueilli par Musset et par Georges Sand qui doivent s'être réconciliés dans le mystérieux au delà ?

Chut !...

On ne doit point réveiller ceux qui dorment. Et contentons-nous d'applaudir les œuvres qu'ils laissèrent à l'admiration des lettrés.

Coupons les ailes de l'imagination et posons-les à la pensée, afin qu'elle s'élève au-dessus de l'humanité et de son éternelle faiblesse.

Rodolphe Brunet.

UNE AMBASSADE A ROME

Cette histoire date de 1828, et l'actualité la pose en marge de l'an 1898 : le Temps, éternel radoteur de faits, redit ainsi les situations, comme le brodeur retrace les mêmes chimères sur les mêmes soieries.

Pour être bon diplomate, au crépuscule du règne sans soleil de Léon XIII, il suffirait peut-être d'imiter le vicomte de Chateaubriand, ambassadeur de S. M. Charles X. Ce modèle lointain serait, pour le successeur de M. Lefebvre de Béhaine, une compensation aux mauvais exemples de nullité voulue, laissés par un prédécesseur immédiat.

En 1828, Chateaubriand était à l'époque de la vie où les feux allentis du passé éclairent la route poudreuse de l'avenir. A soixante ans, l'auteur de *René* était une ruine de taille à se consoler sur celles de Rome ; il avait assez de restes pour porter avec faste l'habit brodé ; ses membres s'étaient raidis en mouvements d'une lenteur patricienne ; ses traits fatigués s'encadraient dans un passé glorieux, éclairé par l'œuvre accomplie. Enfin, le monde était épris de cette gloire, peut-être par amour de soi-même, parce qu'il y reconnaissait ses contradictions et ses orages.

L'ambassadeur n'était plus le jeune aigle ébloui par le soleil impérial, qu'en 1803 Napoléon avait placé près du cardinal Fesch. Sous le souffle de cette popularité dont il aimait l'odeur, il avait incliné vers le libéralisme sa belle tête échevelée et il se vouait à la monarchie constitutionnelle, qui devait être emportée comme les lambeaux de la charte en papier, sur laquelle elle était fondée.

Léon XII, pape débile qui s'acharnait à vivre, attendait avec curiosité le brillant succès du pâle duc de Laval. Chateaubriand en fait un portrait qui pourrait servir d'esquisse à un peintre de Léon XIII moins flatteur que Chartran :

— Le pape est vêtu d'une simple soutane blanche, dit-il. Il n'a aucun faste et se tient dans un cabinet pauvre, presque sans meubles. Il ne mange presque pas ; il vit avec son chat d'un peu de *polenta*...

Le chat seul manque au pape glorieusement régnant, ce chat que M. de Chateaubriand recueillit à l'ambassade, favori délaissé, après la mort du maître.

La société de Rome est restée glacée dans son moule. Les désastres financiers accomplis sous les règnes combinés de Léon XIII et d'Umberto sont plus irréparables que ceux de 1828 :

« On traverse, dit Chateaubriand, décrivant les palais de l'aristocratie romaine, de vastes salles sans meubles à peine éclairées, le long desquelles des statues antiques blanchissent dans l'épaisseur de l'ombre, comme des fantômes ou des morts exhumés. Au bout de ces salles, le laquais qui vous mène vous introduit dans une espèce de gynécée : autour d'une table sont assises trois ou quatre vieilles ou jeunes femmes mal tenues, qui travaillent à la lueur d'une lampe à de petits ouvrages, en échangeant quelques paroles avec un père, un frère, un mari à demi couchés obscurément, en retraite sur des fauteuils déchirés. »

Dans ce cadre, Chateaubriand fut le modèle des ambassadeurs, par ce privilège des hommes de génie qui mettent sur toutes les affaires entreprises une main dont l'empreinte demeure. Il voulut n'être que diplomate, et il le fut mieux que les autres.

De toutes les vertus d'un ambassadeur, la plus rare comme la plus nécessaire est la magnificence. Chateaubriand, qui n'était pas riche, sut être généreux et grand d'allures jusqu'à la ruine, à l'opposé de tel autre qui, pendant quatorze ans, a économisé ses frais de représentation. Avant d'arriver à Rome, il s'arrêta dans les grandes villes d'Italie pour se reposer et jouir d'un triomphe personnel.

La splendeur de l'arrivée fut digne de la dépense du voyage. Les carrosses venus de Paris étonnèrent les Romains. La fraîcheur des livrées, la beauté des chevaux, le grand état de la table, tout était fait pour enlacer dans une même admiration les noms de France et de Chateaubriand. L'ambassadeur avait réglé les détails de son *ricevimento*, et le jour du premier il était aussi ému qu'un général avant une bataille. Après la fête, Mme Récamier, urne pour les joies et les tristesses, reçut le bulletin de victoire : « Mme de Chateaubriand est ravie ; nous avons eu tous les cardinaux de la terre. » A partir de ce jour, et durant toute l'ambassade, les réceptions auront lieu deux fois par semaine. Le mardi, le palais est ouvert à tous les Français qui se présentent. Avec quel bonheur, le maître de la maison, appuyé à une table de marbre, voit défilier les soirs de réception triée ce qui, dans Rome, porte un nom.

La sollicitude du diplomate ne s'arrête pas là : on le voit, chaque jour, dans les rues de la Ville, à pied, allant visiter les ouvriers, les boutiquiers français. Il s'informe de leurs affaires, les aide de ses conseils et de sa bourse, détail horrible dont a dû frémir certain ambassadeur qui puisait à la caisse de secours des pieux établissements pour faire ses aumônes personnelles.

M. de Chateaubriand aimait l'Académie de France, encourageait et protégeait les élèves. Il dînait chez eux, « et c'était une fête de son goût ». Inutile d'ajouter qu'il les avait sans cesse à sa table. Les morts n'étaient pas oubliés. On voit à Saint-Laurent-in-Lucina le monument qu'il éleva au Poussin, et, cela, de ses propres deniers. A la veille de son départ, il versa cent ducats pour le buste du Tasse.

Il se levait à cinq heures et demie. A huit heures, il s'occupait des établissements et des pauvres français, « pour lesquels, dit-il, les détails sont assez grands ». A midi, il errait dans la campagne romaine, parmi les ruines aimées. Il dînait à six heures et, vers sept heures, allait dans le monde avec Mme de Chateaubriand, à moins qu'il ne reçut. Le soir, il écrivait à Mme Récamier et, parfois, peignait, d'un trait, un collègue, tel ce joli portrait : « L'ambassadeur

de Portugal est ragotin, agité, grimacier, vert comme un signe du Brésil et jaune comme une orange de Lisbonne. »

Les devoirs mondains ne font pas oublier à M. de Chateaubriand son devoir politique. Il ne manquait aux aventures de cette vie d'orages que d'être comme ambassadeur en relations avec le Souverain-Pontife; l'amitié de Léon XII complète sa carrière. Il s'attache à ce Pape « parce qu'on l'aime peu », et, dans des dépêches où le génie garde ses droits, il renseigne le ministre, de la Ferronnays. Le récit des conversations avec Léon XII est le modèle suprême pour les modernes interviews. La parole est reproduite animée, vivante; les portraits ont la ligne et la couleur, et le grand *reporter* sait poser à merveille les questions utiles. Il s'agit aujourd'hui des évêques ralliés ou non à la République; il s'agissait alors des évêques rebelles ou non à la Charte. Léon XII approuvait la monarchie constitutionnelle, comme Léon XIII adopte la République :

« Jésus-Christ, dit-il, ne s'est pas prononcé sur la forme des gouvernements. *Rendez à César ce qui est à César* veut dire : obéissez aux autorités établies. »

En catholique éclairé, Chateaubriand ne méconnaît pas ses doubles devoirs; il sait ce qu'il peut demander au Saint-Siège, ce qu'il doit lui refuser.

Mais les événements marchent, même dans l'éternité de Rome : Léon XII meurt et M. de Chateaubriand se trouve en harmonie discordante avec le remplaçant de M. de la Ferronnays, le comte de Portalis. L'ambassadeur expédie un courrier; le courrier ne peut partir. Enfin, M. de Montebello, attaché d'ambassade, se met en route. Le diplomate rend compte des funérailles. Il voit le pape « exposé, le visage découvert, sur un chétif lit de parade, au milieu des chefs-d'œuvre de Michel-Ange ». Puis c'en est fait de Léon XII; on s'occupe du conclave et du pape futur. L'ambassadeur énumère les candidats, les pèse, les mesure et n'oublie pas le droit d'exclusion que la France partage avec les puissances catholiques. Ce qu'il faut éviter, c'est un pape autrichien, comme demain la France devra éviter un pontife de la Triple Alliance.

M. de Chateaubriand se méfie des cardinaux français. Il veut les avoir sous sa main : « Je suis fâché d'avoir à vous dire que j'ai remarqué ici de petites intrigues pour éloigner nos cardinaux de l'ambassade, pour les loger là où ils pourraient être placés plus à la portée des autres influences. »

Alors comme aujourd'hui, les évêques français causaient entre eux à coups de crosse. M. de Chateaubriand s'effraie de ces divisions, s'efforce de les atténuer. Il déjoue les intrigues du nonce Lambruschini; il agit de son mieux sur les conclavistes, « sur ce corps invisible enfermé dans une prison dont les abords sont strictement gardés. »

Il triomphe; il a un pape modéré : Castiglione, qui prend le nom de Pie VIII. Tous les cardinaux se sentent bien conduits, même le cardinal Fesch. M. de Chateaubriand croit le récompenser en l'invitant à dîner, mais l'oncle de Bonaparte refuse, « les douceurs du moment, ne le garantissant pas contre les désagréments de l'avenir ». Le cardinal fait ainsi allusion aux propos du duc de Blacas, qui voulait le jeter du haut de l'escalier.

Voici un échec : Albani, l'homme de l'Autriche, est secrétaire d'Etat. Notre envoyé va saluer ce « prince de l'Eglise, faux par caractère, franc par humeur ». Contre lui, la France a voulu user du droit de *вето*. Le cardinal oublie : « Je suis un cochon, crie-t-il à M. de Chateaubriand scandalisé, et vous verrez que je ne suis pas un ennemi. »

Cette belle promesse ne rassure pas Portalis qui écrit une lettre très vive. L'ambassadeur se excuse d'un mot et le 7 mai 1829 remet les services à M. Bellocq :

« Votre dépêche dure, écrit-il, rédigée par quelque commis mal élevé, n'était pas celle que je devais attendre, après les services que j'avais eu le bonheur de rendre au roi pendant le conclave. Surtout, on aurait dû se souvenir de la personne à qui on l'adressait. »

L'ambassadeur croyait partir pour un congé. Son ambassade était finie; M. de Polignac, nouveau ministre, reçut la démission :

— Croyez, prince, qu'il m'en coûte, au moment où vous

arrivez au pouvoir, d'abandonner cette carrière diplomatique *que j'ai eu le bonheur de vous ouvrir.*

Sur cette impertinence de grand seigneur, finit cette belle ambassade, légendaire dans la mémoire des Romains.

Jean de Bonnefon.

2024

MAITRES ANCIENS

*Dans cet âge mouvant comme je vous envie,
Vieux peintres primitifs qui passiez votre vie
A peindre sur les murs d'un cloître italien
Quelques sujets tirés du Testament ancien!
Vous évoquiez, au sein d'un vaste paysage
Un noble patriarche au tranquille visage
Et toute la tribu campant à ses côtés,
Sous les orangers verts et les palmiers voûtés.
Ou bien encore, c'était la reprise fervente
De quelque vision de chrétienne épouvante,
Triomphe de la mort ou dernier jugement.
Votre œuvre s'achevait lentement, sûrement,
Ouvre d'ardente foi, d'intense rêverie,
Que vous faisiez, ainsi qu'on aime, ainsi qu'on prie,
Sans autre espoir, avec le cœur de votre cœur.
Aussi quand vous mouriez votre suprême honneur
Était de reposer sous quelque une des dalles
Du cher cloître, peuplé des formes idéales
Qui charmaient votre rêve aux jours où vous erriez
Sous ces voûtes, divins et calmes ouvriers.
Et vous dormez encore à cette même place,
Près des murs peints par vous, où la fresque s'efface.
Votre être a tout entier tenu, mort et vivant,
Dans l'étroit horizon du paisible couvent.*

Paul Bourget.

De l'Académie Française.

LA CHARGE

La division Legrand s'ébranlait enfin. Elle franchissait le ravin à son tour, on la vit gravir l'escarpement, se déployer tout entière. La terre dure sous les sabots innombrables retentit. Un nuage de poussière s'éleva voilant à demi l'azur tiède du jour.

— Le soleil baisse, dit Lacoste.

Il descendait devant eux, splendide encore, à mi-chemin de sa course.

— Une belle journée ! murmura-t-il d'une voix ardente, dont l'enthousiasme fébrile gagna Du Breuil... Jamais je n'ai vu d'aussi belle journée !

Il assujettit avec force sa dragonne au poignet, tira de sa poche son mouchoir, puis le roulant serré autour de sa main, pria Du Breuil de le lui bien nouer au pommeau du sabre.

Ils se regardèrent pour la seconde fois. Leurs âmes, véritablement fraternelles, se pénétraient l'une l'autre, à cette heure suprême. Du Breuil songeait aux paroles de Lacoste, à Saint-Cloud, dans la chambrette. La guerre, la guerre bénie qui refait des nerfs, des muscles, du sang ! Ainsi donc elle était venue, triomphante, avec son cortège de vertus : l'endurance, la solidarité, l'héroïsme. Elle purifiait leurs vies de ces charbons ardents. Et l'heure sublime sonnait, l'heure du sacrifice ! Une frénésie joyeuse les transporta. Ils sentaient en eux des énergies obscures, et le sang rouge des ancêtres battit, frémissant dans leurs veines.

Un général se précipitait : « Chargez ! » ordonna-t-il. De toutes les poitrines, les deux syllabes du cri farouche jaillirent et, comme un ressort qui se détend, la brigade partit, lancée devant elle par une force irrésistible. Coup sur coup, saut du ravin, saut de la route, et lances basses, l'immense ligne gravissait la pente contraire.

Grisé du même vertige qui l'emportait naguère à Forbach, Du Breuil galopait d'un branle furieux à la hauteur de Lacoste. Ah? le vent de la course! l'ivresse folle... Leurs chevaux s'allongeaient, frappant le sol de foulées égales. Parfois même, Conquérant et le Mecklembourgeois fraternisaient, se cognant le nez de petites morsures amicales. Dans un brouillard épais, voilé de poussière et de fumée, ils galopaient toujours, sans rien voir. Des mottes de terre volaient. Ils entendirent confusément une décharge de mousqueterie, puis de longs hourras suivis d'une immense clameur.

— Halte! halte! commandèrent des voix. — Ce sont des Français, je vous dis! — Non, non! Chargez! — Dragons d'Oldenbourg! A droite. Appuyez à droite!

Et tandis qu'un flottement se produisait sur la ligne de bataille, l'aile gauche, en avant de laquelle fonçaient Lacoste et Du Breuil, s'abattit à l'aveugle en plein hourvari de mêlée. Des cris affreux s'élevèrent. Les dragons de Logrand aux prises avec les dragons prussiens, trompés par la veste bleue des lanciers, se croyaient assaillis par des uhlans. Affolés, ils pointèrent dans le tas. Le désordre était alors à son comble. Les régiments confondus tourbillonnaient, dans un corps à corps frénétique, un tumulte inouï.

Lacoste avait dépassé Du Breuil, et, debout sur ses étriers — qu'il était grand ainsi! — Il se ruait à l'attaque d'un officier prussien, le sabre haut. Mais se méprenant à la veste fatale, des dragons français l'entourèrent. Les cris étranglés de Du Breuil, presque muet d'horreur, se perdaient dans le fracas assourdissant. Et sous ses yeux, avant même qu'il eût pu fondre sur les assassins, son ami, haché de coups de taille, percé dans le dos d'un coup de pointe, se renversait bras ballants, sur la croupe de Conquérant,

chatouillé, qui rua. Au même moment un grand maréchal des logis surgissait, qui d'un moulinet foudroyant faisait place nette. Trop tard ! Son regard croisa celui de Du Breuil, et le temps d'un éclair, dans l'odieux vacarme, dans le délire de la mêlée, les deux hommes, le cœur crevé, penchèrent la tête avec un sanglot déchirant.

Ils s'éloignaient, maintenant, Du Breuil soutenant du bras gauche le buste lourd de Lacoste, le vétérân de Saint-Cloud tenant les rênes, et parant les coups. Mais aux premières secousses de la marche, une écume rose mouilla les lèvres du blessé. Un profond soupir s'exhala de sa poitrine. Lacoste murmurait : « Des Français... Tué par des Français... » Un flot de sang lui sortit de la bouche. L'eau pure des yeux devint trouble. Du Breuil sentit alors le buste se raidir et lui glisser des bras. Conquérant venait de s'abattre, une patte brisée. Et le long du cheval qui hennissait de douleur, le grand corps maigre de Lacoste s'allongea, face au ciel, les bras en croix, comme un supplicié.

Un remous brusque emportait Du Breuil. Autour de lui des galops de panique, des chevaux sans cavaliers qui, par dizaines, venaient reprendre leur place dans le rang, des ruées d'hommes aux cris de bêtes, des luttes fauves : — han ! sourd des sabres prussiens qui frappent, du tranchant, éclair rouge des sabres français qui trouent, de la pointe. Il roulait comme une épave dans ce tourbillon de sang et de poussière, pêle-mêle sans nom d'uniformes, où six mille cavaliers de toutes armes s'égorgeaient, avec une furie sauvage, sous le ciel bleu. Il allait devant lui, sans entendre, sans voir...

Lorsqu'il reprit conscience de lui-même, la nuit tombait, et dans le champ de carnage, où depuis bien longtemps les trompettes des ralliements s'étaient tues, on ne voyait errer çà et là que de rares et mornes groupes, des infirmiers, des femmes, des médecins, des prêtres. Au balancement d'un brancard, des paysans emportaient le corps du général Legrand, haché de coups de sabre. Dans cet amoncellement de cadavres, entre les blessés qui appellent d'une plainte douce, entre les chevaux qui se soulèvent et hennissent, comment

retrouver celui qui, les poings crispés, s'allonge face au ciel les bras en croix, comme un supplicié! Du Breuil y renonce. Il retransverse maintenant le plateau, descend la pente insensible. Il s'efforce de ne pas marcher sur les corps; mais derrière lui les blessés remuent; le pas de son cheval traîne un sillage de gémissements.

Il s'arrêta soudain. Une voix jeune suppliait : « A moi, par pitié! » A cet endroit, le sol était couvert d'affûts brisés. Partout des cadavres d'artilleurs prussiens. Un bras s'agitait. Dans le crépuscule, il reconnut le dolman bleu, le col jaune d'un chasseur d'Afrique. Il mit pied à terre, se pencha. La poitrine était trouée d'une balle, la main droite coupée d'un revers de sabre... Cette figure poupine!... Le blessé soupira, très bas : « Mon portefeuille... Langlade... Langl... » le souffle mourut. Langlade! oui, c'était cela. Le petit sous-lieutenant gracieux et parfumé... Il se souvint du sénateur et de sa femme, l'Opéra, Saint-Cloud, les diamants qui scintillent sur la peau nue, le ton sec : « Mon fils aussi partira! Il brûle de se battre... » S'ils le voyaient maintenant, le malheureux! Le dolman restait élégant, fines les bottes vernies. Mais les dents blanches grimaçaient, serrées dans un dernier sourire. Et l'expression séduisante du regard!... Elle conservait un étonnement dans sa fixité vitreuse.

Du Breuil pieusement se mit en devoir de chercher le portefeuille. Il exécuterait ce legs... Mais des maraudeurs avaient passé là. Les poches étaient retournées, les boutons des manchettes arrachés, un doigt scié à la main gauche... Plus de bague! ni de montre... Un scapulaire pendait seul sur la peau blanche. Il le recueillit.

Le feu sur toute la ligne achevait de s'éteindre. Il croisa des troupes en désordre, assises, couchées, qui jonchaient le sol, recrues de fatigue et d'énervement. Il longea des régiments qui formaient dans l'obscurité de grandes masses confuses. Des phrases se distinguaient dans le brouhaha des conversations. On attendait les ordres. Il traversa Bruville, Saint-Marcel, Villers-au-Bois. Ce n'était qu'ambulances, entassements de blessés. La nuit s'était faite. Un

souffle froid courut. Tout à coup, dans un chemin bordé d'arbres dont le feuillage bruissait sous le ciel noir, il entendit venir un galop précipité, qui le frôla. L'homme — un hussard, mais il ne put distinguer son visage — criait en agitant le bras : « Nous avons la victoire ! »

Un peu plus loin, tombé dans un bivouac d'infanterie, il apprenait avec une joie sourde que la dernière alerte, causée par des hussards rouges, était l'effort suprême de l'ennemi. Les prussiens étaient repoussés sur toute la ligne. Demain, à l'aube, nous allons achever notre victoire... Les officiers étaient groupés devant un grand feu où brûlaient une roue de caisson, des crosses brisées. Un reflet rouge éclairait leurs visages. Deux ou trois cents hommes se pressaient autour des faisceaux, serrés, collés les uns contre les autres. Froid vif. Nuit pure.

Sur un lit de chassepots, entouré de sa garde, le drapeau reposait. Du Breuil sentit alors que sa tristesse, comme un oiseau funèbre, s'envolait lourdement. Au-dessus des dormeurs grelottants, le drapeau s'allongeait, dans sa gaine de cuir. Il s'éloigna, songeant : Les âmes des trépassés sommeillent dans ses plis. Demain, à l'aube, il s'éploiera dans le ciel clair... Et grave, devant l'emblème mystérieux, Du Breuil comprenait la signification du sang versé. Tant de braves gens n'avaient pu mourir en vain !

Paul et Victor Margueritte.

LA PERDRIX DE LUDIVINE

Ludivine était la fille d'un pêcheur. Elle avait dix-huit ans et la rusticité de son origine n'enlevait rien à la beauté de ses formes et à l'heureuse harmonie de ses proportions.

La finesse de ses attaches eussent fait envie à une duchesse de bonne maison ou à une sauvagesse sans alliage.

Rompue à tous les exercices de la mer et du bois, elle tranchait la morue en se jouant et tendait un piège à un renard avec une suprême habileté.

Elle eût battu Atalante à la course et la barre d'une barge en main, rendu des points au premier timonier du monde.

Nul ne dansait le « Castor » comme elle, et l'on parle encore des truites au lard qu'elle faisait frire et des fayots qu'elle préparait.

Avec cela, d'une sagesse exemplaire, pas un mot à dire, quoi, rien, absolument rien. Le curé lui-même, à son prône, où il ne ménageait cependant, personne, n'avait encore rien critiqué en Ludivine. Et qu'aurait-il dit ?

Elle n'allait jamais aux graines avec les garçons. Nul ne l'avait jamais vu s'attarder dans les coins noirs avec son danseur, après la danse. Quand elle prenait le bois, c'était toujours toute seule ou avec des personnes éprouvées.

Charly B. prétendait bien l'avoir embrassée une fois, une seule ! Mais Charly se mettait souvent en fête, et dans cet état, se laissait entraîner à dire trente-six mille menteries qu'il désavouait ensuite.

Ludivine était donc une fille parfaite, me dira-t-on ? Hélas ! non, répondrai-je, il n'est pas de fille parfaite en ce monde et je le regrette de toute mon âme... Ludivine avait un grand défaut : elle aimait trop la chasse.

C'était chez elle une invincible passion et rien ne lui coûtait pour la satisfaire.

Elle lui sacrifiait jusqu'aux entraînements de la plus élémentaire des coquetteries, et ses costumes de chasse n'eussent pas été déplacés dans la hotte du chiffonnier le plus sordide.

Cet inextricable entraînement et ce laisser-aller lui causèrent un jour une cruelle mésaventure, et je vais vous la conter :

À la fin d'août, Ludivine avait placé plusieurs collets sur le bord du bois. Elle savait que les jeunes perdrix commençaient, à cette époque, à venir au plain chercher les graines rouges dont elles sont friandes, et le désir de régaler son père le dimanche suivant, l'avait poussée à contrevenir aux lois, qu'elle ignorait, d'ailleurs profondément et dont elle se moquait comme d'une guigne.

Le vendredi, son ménage achevé, ses vaisseaux préparés, ses couteaux à trancher, à piquer, à décoller, mis en ordre, elle s'achemina vers ses collets.

Le temps avait été très doux, un peu pluvieux. Les perdrix avaient gardé le bois ; aussi n'en trouva-t-elle qu'une seule qui se fut prise, Elle la mit dans la poche de sa jupe et reprit la route de la maison.

Chemin faisant, elle s'aperçut, en jetant un coup d'œil au large, que les barges rentraient. Elle hâta le pas pour se trouver au plain à l'arrivée de son père, afin de l'aider à décharger sa morue, à la trancher, à la saler dans le chafaud et... elle oublia sa perdrix. La pêche avait été abondante et il était minuit passé, lorsqu'elle put songer à dormir. Il fallait se lever dès l'aurore, qui écarte ses voiles bien de bonne heure encore en cette saison, et elle se laissa tomber toute habillée sur son lit.

Au réveil, elle dut s'occuper du grand ménage, car c'était samedi, veille du dimanche.

De plus, le curé était arrivé le matin même pour sa mission et devait confesser le soir. Ludivine vacqua à ses travaux obligés avec sa vaillance ordinaire et oublia de plus en plus sa perdrix. Puis, le soir venu, jetant sur sa robe de travail un vêtement un peu plus propre, elle se dirigea vers la chapelle.

Tout le long du chemin, il lui sembla qu'une odeur désagréable l'accompagnait avec persistance, mais les sentiers du Labrador exhalent tant de parfums qui ne doivent rien à la rose, qu'elle ne songea point à s'en étonner.

Rendue à l'église, tous les soins de son examen de conscience absorbèrent toute son attention. Elle ne sentait plus rien que le regret de ses fautes. Son tour vint; elle entra dans le confessionnal et s'y agenouilla pieusement, puis, au moment voulu, elle commença l'aveu de ses péchés.

Ils n'étaient pas énormes, ainsi que vous devez le penser. Cependant, le curé semblait soucieux, presque sévère contre son habitude, car il était pour toutes les faiblesses, l'indulgence en personne. Il se remuait souvent, se mouchait à tout propos, bref, donnait tous les signes d'une agitation singulière. Enfin, n'y tenant plus, à l'instant où la jeune fille s'accusait avec une extrême contrition de son plus gros péché, il s'écria, contenant à peine les éclats de sa voix ;

— Ludivine. ça pue horriblement.

La jeune fille, complètement ahurie, ouvrit des yeux énormes... puis pâlit tout à coup. Puis, un souvenir venait de traverser son cerveau avec l'acuité d'un harpon.

Mon Seigneur, se dit-elle, c'est la perdrix! la perdrix qui s'est gâtée dans ma poche? il fait si chaud! Que faire, bon Dieu? et son embarras était extrême.

Le curé qui s'aperçut de sa pâleur, reprit :

— Ça te rend malade. hein? D'où vient donc cette odeur?

— C'est la perdrix, monsieur le Curé, répondit Ludivine.

— Comment, la perdrix?

— Oui, monsieur le Curé, ma perdrix!

Le curé regarda sa pénitente avec étonnement, et sa figure s'assombrissant soudain, il dit sèchement :

— C'est bien, continue ta confession.

Ludivine acheva et sortit toute en émoi.

Le curé, une fois libre, se précipita hors de la chapelle, humant avec frénésie les émanations du varech et de la mer, qui venaient jusqu'à lui. Enfin il rentra chez moi où il couchait.

Le lendemain, après la messe, il se mit en devoir de prononcer son allocution habituelle.

Il avait l'air d'assez méchante humeur, et le connaissant, je supposais qu'il allait se livrer à l'un de ses accès d'étonnante franchise, dont il était coutumier, sans se préoccuper de la délicatesse d'oreilles, qu'il savait d'ailleurs peu sensibles, de ses auditeurs.

J'étais allé la veille, dans la soirée, fumer une pipe et jouer au « Jack » chez le père de Ludivine et j'y avais appris que l'on avait dansé chez Dud et que, le whiskey aidant, la partie de plaisir avait été un peu débraillée.

Incidentement, Ludivine m'avait parlé de sa perdrix et prié de l'excuser auprès du curé, tâche qu'il m'avait été impossible d'accomplir, le curé s'étant levé bien avant moi.

Il commença, et, comme je m'y attendais, entra, à pieds joints dans son sujet.

— On a dansé chez Dud, il y a cinq jours; et, comme d'habitude les hommes se sont conduits en ivrognes et les filles en pas grand'chose. Si on recommence ces indignités, je refuserai l'absolution aux coupables.

Il vaudrait mieux me payer ma dime, dont j'ai besoin, encore plus pour les pauvres que pour moi-même, que de consacrer l'argent qui m'est dû à l'achat de mauvais whiskey. Jusqu'ici je n'ai jamais réclamé. A partir d'aujourd'hui je vais devenir de la dernière exigence.

Puis, après une pause, il ajouta :

— Certes, il est bien, il est même très bien de revêtir un costume convenable pour venir à l'église le dimanche, mais cela ne suffit pas, il faut encore être aussi net en dessous qu'en dessus.

Hier, j'ai failli mourir asphyxié en confessant les femmes, et, puisque Ludivine prétend que cela s'appelle ainsi, je

vous défend de vous présenter désormais au confessionnal, sans vous laver à fond la perdrix.

Je n'eus que le temps de franchir la porte de l'église, près de laquelle je me tiens toujours, avant d'éclater.

Quand mon curé vint me rejoindre je riais encore. Je lui expliquai sa méprise et il en rit plus fort bue moi ; puis, une fois calme, il me dit :

— Baste ! C'est une métaphore, un peu hardie, peut-être, mais la propreté est une vertu et Je suis ici pour prêcher la vertu...

Et pour les pratiquer toutes. interrompis-je.

— *Amen*, flatteur !

H. de Puyjalon.

Québec, 1898.

CYRANO DE BERGERAC

(Nos lecteurs savent déjà l'immense succès obtenu au théâtre de la *Porte-Saint-Martin* par le **CYRANO DE BERGERAC** de M. Edmond Rostand. Nous en reproduisons une des plus jolies scènes, la scène du balcon où Cyrano parle d'amour à Roxane, obtient à force d'éloquence le baiser... que va cueillir à sa place son jeune ami Christian.)

SCÈNE DU BALCON

CYRANO

*Je pars pour décrocher l'étoile, et je m'arrête,
Par peur du ridicule, à cueillir la fleurette!*

ROXANE, au balcon.

La fleurette a du bon!...

CYRANO

Ce soir, dédaignons-la.

ROXANE

Vous ne m'avez jamais parlé comme cela!

CYRANO

*Ah! si loin des carquois, des torches et des flèches,
On se savait un peu vers des choses... plus fraîches!
Au lieu de boire goutte à goutte en un mignon
Dé à coudre d'or fin l'eau fade du Lignon,
Si l'on tentait de voir comment l'âme s'abreuve
En buvant largement à même le grand fleuve!*

ROXANE

Mais l'esprit?...

CYRANO

*J'en ai fait pour vous faire rester
D'abord, mais maintenant ce serait insulter
Cette nuit, ces fraîcheurs, cette heure, la Nature,
Que de parler comme un billet doux de Voiture !
Laissons, d'un seul regard de ses astres, le ciel
Nous désarmer de tout notre artificiel !
Je crains tant que parmi notre alchimie exquise
Le vrai du sentiment ne se volatilise,
Que l'âme ne se vide à ces passe-temps vains,
Et que le fin du fin ne soit la fin des fins !*

ROXANE

Mais l'esprit!...

CYRANO

*Je le hais dans l'amour ! C'est un crime
Lorsqu'on aime de trop prolonger cette escrime.
Le moment vient d'ailleurs inévitablement,
Et je plains ceux pour qui ne vient pas ce moment,
Où nous sentons qu'en nous un amour noble existe
Que chaque joli mot que nous disons rend triste !*

ROXANE

*Eh ! bien, si ce moment est venu pour nous deux,
Quels mots me direz-vous ?*

CYRANO

*Tous ceux, tous ceux, tous ceux
Qui me viendront, je vais vous les jeter, en touffe,
Sans les mettre en bouquet. Je vous aime. J'étouffe.
Je t'aime, je suis fou. Je n'en peut plus. C'est trap,
Ton nom est dans mon cœur comme un grelot,
Et comme tout le temps, Roxanne, je frissonne
Tout le temps le grelot s'agite et le nom sonne.*

*Je sais que l'an dernier, un jour, le douze mai,
 Pour sortir le matin tu changeas de coiffure ;
 J'ai tellement pris pour clarté ta chevelure
 Que, comme lorsqu'on a trop fixé le soleil
 On voit sur toute chose ensuite un rond vermeil,
 Sur tout, même au milieu des ténèbres profondes
 Mon regard ébloui pose des taches blondes!*

ROXANE

Oui, c'est bien de l'amour.

CYRANO

*Certes, ce sentiment
 Qui m'envahit, terrible et jaloux, c'est vraiment
 De l'amour... il en a toutè la fureur triste !
 De l'amour... et pourtant il n'est pas égoïste !
 Ah ! que pour ton bonheur, je donnerais le mien
 Quand même tu devrais n'en savoir jamais rien,
 S'il se pouvait, parfois, que, de loin, j'entendisse
 Rire un peu le bonheur né de mon sacrifice!...
 Chaque regard de toi suscite une vertu
 Nouvelle, une vaillance en moi ! Commences-tu
 A comprendre à présent ? Voyons, te rends-tu compte ?
 Sens-tu, mon âme, un peu, dans cette ombre qui monte ? . .
 Oh ! Mais vraiment, ce soir, c'est trop beau, c'est trop doux,
 Je vous dis tout cela, vous m'écoutez, moi, vous !
 C'est trop ! dans mon espoir même le moins modeste
 Je n'ai jamais espéré tant ! Il ne me reste
 Qu'à mourir maintenant ! C'est à cause des mots
 Que je dis qu'elle tremble entre les bleus rameaux.
 Car vous tremblez comme une feuille entre les feuilles !
 Car tu trembles ! Car j'ai senti, que tu le veuilles
 Ou non, le tremblement adoré de ta main
 Descendre tout le long des branches du jasmin !*

(Il baise l'extrémité de la branche pendante.)

ROXANE

*Oui, je tremble et je pleure, et je t'aime, et je suis tienne.
 Et tu m'as enivrée...*

CYRANO

*Alors, que la mort vienne!
 Cette ivresse, c'est moi, moi, qui l'ai su causer!
 Je ne demande plus qu'une chose...*

CHRISTIAN (caché)

Un baiser!

ROXANE, se rejetant en arrière, sur le balcon.
Héin!

CYRANO

Oh!

ROXANE

Vous demandez?

CYRANO

Oui .. je...

(Bas, à Christian.)

Tu vas trop vite!

CHRISTIAN, de même.

Puisqu'elle est si troublée, il faut que j'en profite!

CHRISTIAN, à Cyrano.

...Obtiens-moi ce baiser!

CYRANO

Non!

CHRISTIAN

Tôt ou tard...

CYRANO

*C'est vrai!**Il viendra ce moment de vertige éméché*

*Où vos bouches vont l'une vers l'autre, à cause
De la moustache blonde et de sa lèvre rose !*

(A lui-même.)

J'aime mieux que ce soit à cause de...

ROXANE, rouvrant doucement la fenêtre.

C'est vous ?

Nous parlions de... de... d'un...

CYRANO

Baiser. Le mot est doux :

*Je ne vois pas pourquoi votre lèvre ne l'ose :
S'il la brûle déjà, que sera-ce la chose ?
Ne vous en faites pas un épouvantement !
N'avez-vous pas tantôt, presque insensiblement.
Quitté le badinage et glissé sans alarmes
Du sourire au soupir, et du soupir aux larmes ;
Glissez encore un peu d'insensible façon :
Des larmes au baiser, il n'y a qu'un frisson !*

ROXANE

Taisez-vous !

CYRANO

*Un baiser, mais à tout prendre, qu'est-ce ?
Un serment fait d'un peu plus près, une promesse
Plus précise, un aveu qui veut se confirmer,
Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer.
C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,
Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
Une communion ayant un goût de fleur,
Une façon d'un peu se respirer le cœur,
Et d'un peu se goûter au bord des lèvres, l'âme.*

ROXANE

Taisez-vous !

CYRANO

*Un baiser, c'est si noble, madame,
Que la reine de France, au plus heureux des lords,
En a laissé prendre un, la reine même.*

ROXANE

Alors !

CYRANO

*J'eus comme Buckingham des souffrances muettes,
J'adore comme lui la reine que vous êtes,
Comme lui je suis triste et fidèle...*

ROXANE, éperdue.

Et tu es

Beau comme lui !

CYRANO

C'est vrai, je suis beau. j'oubliais... !

ROXANE

Eh bien, montez cueillir cette fleur sans pareille...

CYRANO, poussant Christian.

Monte !

ROXANE

Ce goût de cœur...

CYRANO

Monte !

ROXANE

Ce bruit d'abeille...

CYRANO

Monte !

CHRISTIAN, hésitant.

Mais il me semble à présent que c'est mal !

ROXANE

Cet instant d'infini !

CYRANO

Monte donc, animal !

CHRISTIAN, grim pant par le banc et les branches de l'arbre.

Ah ! Roxane !

(Elle ouvre ses bras, — il arrive sur le balcon, il l'enlace.)

CYRANO

Ah ! au cœur, quel pincement bizarre !

(Il s'éloigne, dans l'ombre, les yeux fixés sur les deux amants dont les lèvres s'unissent.)

*Baiser, festin d'amour dont je suis le Lazare,
Il me vient dans cette ombre une miette de toi,
Mais oui, je sens un peu mon cœur qui te reçoit
Puisque sur cette lèvre où Roxane se leurse,
Elle baise les mots que j'ai dits tout à l'heure !*

Edmond Rostand.

CROISSEZ ET MULTIPLIEZ

A la dernière assemblée de la *British Association*, il a été lu, de moi, une étude sur les origines de la population franco-canadienne et, comme il nous faut rechercher celles-ci entre 1630 et 1680, j'ai dû m'arrêter là, en disant que, de 1680 à 1760, l'immigration n'amenait pas vingt hommes par année.

On m'observe que le recensement de 1680 ne donne que 9,719 âmes pour toute la colonie et l'on veut savoir d'où viennent *tous* les Canadiens-français d'aujourd'hui. Je réponds :

Vers 1662-3 on comptait à peu près 2,500 âmes dans le pays. L'immigration, arrêtée depuis longtemps, reprenait son cours. Le recensement de 1665 donne 3,215. Mentionnons aussi ceux qui suivent :

1667.	3,918
1668.	6,282
1673.	6,705

Cette dernière année, le roi arrêta l'immigration. Elle ne fut jamais reprise, mais, tant que dura la paix avec les sauvages, il y eut encore des familles venant de France. Les cinq recensements que voici, nous montrent l'accroissement de la population :

1675.	7,832
1676.	8,415
1679.	9,400
1680.	9,719
1681.	9,677

Le chiffre de 1673 avait donc gagné cinquante pour cent, en 1681 — ce qui comprend les naissances et les arrivages.

La guerre commença en 1684 et dura jusqu'à 1700, puis elle recommença en 1742 et ne finit qu'en 1760. Il ne venait plus personne de France à partir de 1683.

La population de 1712 s'élevait à 18,440, soit un doublement en trente années de guerre. Vingt-sept ans plus tard, en 1739, elle donnait 42,701 âmes, ayant beaucoup plus que doublée durant cette période de paix.

La guerre remplit les années 1743-1760. En 1765, le recensement donne 69,810 âmes montrant que, en vingt-six ans, nous n'avions augmenté que d'un peu plus de cinquante pour cent.

Dix ans plus tard (1775) le recensement fournit 90,000 — y compris quelques Anglais.

La suite des recensements ne nous dit rien de précis, car la population est traitée sans distinction de race, mais la période de 1681 à 1775 semble indiquer que le croit régulier des Canadiens-français est un doublement par trente années. Essayons ce calcul pour voir où il nous mène :

1680.	9,700
1710.	19,400
1740.	38,800
1770.	77,600
1800.	165,200
1830.	310,400
1860.	620,800
1890.	1,241,600
1897.	1,282,987

La province de Québec renferme aujourd'hui 1,282,987 personnes de sang français et même un peu plus que ce chiffre.

Mais il y en a bien 200,000 dans Ontario et un million aux États-Unis. Comment arranger cela ? D'une manière

toute simple: reprenons notre calcul par périodes de vingt-huit ans.

1680.	9,700
1708.	19,400
1736.	38,800
1764.	77,600
1792.	155,200
1820.	310,500
1848.	620,800
1876.	1,241,600
1897.	2,472,800

Il est bien certain que les Canadiens-français des États-Unis, d'Ontario et de Québec réunis comptent au moins 2,200,000 âmes, par conséquent, ils se sont doublés huit fois en deux siècles et dix-sept ans, par périodes de vingt-huit ans.

Cette force d'expansion est en pleine activité.

Benjamin Salte.

Ottawa, Janvier 1898.

LA FENÊTRE

Lorsque je rentrais dans la nuit, je voyais souvent, au delà du petit jardin, une fenêtre éclairée. Parfois la fenêtre était ouverte; il s'y penchait une silhouette flexible de jeune fille ou de jeune femme.

Je remarquai que la lumière ne s'allumait guère avant deux heures et s'éteignait à trois heures. D'abord, je crus que la jeune personne passait ce temps en préparatifs de repos et je la jugeai noctambule — par goût ou par nécessité. Mais je sus bientôt qu'elle se couchait avant minuit, se levait au moment où j'ai dit et se recouchait ensuite. C'était une habitude singulière — mais plutôt charmante : rien ne prédispose, pour jouir de la nuit, comme de sortir du sommeil. Le silence est plus délicieux, les ombres d'un jardin plus aimables et plus mystérieuses.

*
* *

Une nuit d'avril, retrouvant l'inconnue rêveuse devant un demi-clair de lune, je lui ôtai mon chapeau et je reçus en retour une révérence. Mon cœur tressaillit; je crus entrevoir une merveilleuse douceur à la svelte personne au visage caché dans la pénombre d'un capuchon de dentelle. Je saluai encore les jours suivants, et toujours la jolie révérence, lente, rythmique comme une pavane.

Mon âme était pour lors inhabité : la nocturne voisine

y prit demeure. Elle me devint chaque soir plus chère ; et bientôt nous commencâmes de faire de la télégraphie par dessus les chênes, les trembles et le petit hêtre rouge. Je possédais les éléments d'une écriture de signes que m'avait apprise un vieil oncle et, par un petit miracle, il se trouva qu'elle la possédait aussi, et mieux que moi.

Elle commença par me demander une entière discrétion par m'arracher la promesse de ne pas chercher à savoir qui elle était, jusqu'à l'heure où elle trahirait elle-même le mystère. Je fis là-dessus mon grand serment et notre intimité devint complète. Elle ne répondit que peu à peu à ma flamme, curieuse d'abord, amie ensuite, jusqu'à la nuit de septembre où son cœur se donna tout entier... à soixante-quinze pas de distance ! Oh ! cette nuit de septembre avec ses navires argentins sur la mer éthérique, sa lampe ronde enveloppée d'un voile de tulle pâle et qui se découvrait au jeu de la brise d'occident, ses arbres agités comme des robes de déesses ! Elle m'apparut la grande nuit de l'histoire du monde, quand l'énigmatique amie traça le hiéroglyphe lumineux qui était comme le symbole délicat de l'amour !

*
* *

L'automne passa, puis l'hiver, et l'idylle demeurait toujours suspendu dans l'espace. En vain suppliais-je, en vain offrais-je ma vie entière pour un rendez-vous. On se renfermait toujours dans le prétexte d'une espèce de vœu qui ne pourrait se délier que plus tard. Au printemps, ce fut la folie : je devenais maigre et pâle, je n'avait plus goût qu'à cette heure où apparaissait la silhouette flexible et le visage pénombé par la dentelle. Encore était-ce une heure douloureuse et désespérée, une heure de supplications vaines et de passion misérable.

*
* *

Une nuit, la lumière ne vint pas, ni la suivante. Saisi d'effroi, je restai près de deux jours à ma fenêtre. Je ne pus

dormir ni manger — hanté de pressentiments lugubres. Le matin du troisième jour, je reçus une lettre qui m'invitait à passer chez un notaire inconnu. L'instinct me dit que j'allais avoir des nouvelles de mon amie; je ne perdis pas un instant à me rendre au rendez-vous. Je trouvai un gros homme déjà vieux, dans une étude à l'ancien style. Il m'apprit que j'héritais de Mlle V..., morte l'avant-veille, et qui, à défaut de famille m'avait choisi comme légataire universel!

— La fortune, me dit le notaire, est constituée par des biens-fonds et par des valeurs de tout repos : elle se monte approximativement à huit cent mille francs. Quant au testament, il est inattaquable : il a été fait sous ma surveillance...

Il me regardait avec un sourire de félicitations, et il dit encore :

— Il y a aussi ce pli, que je suis chargé de vous remettre confidentiellement.

Je pris la lettre, je balbutiais d'une voix tremblante :

— Je reviendrai un autre jour, monsieur, vous demander des détails...

Il s'inclina d'un air de déférence. Je sortis chancelant, le cœur brisé. Je me blottis au fond d'un café pour lire la triste parole posthume de mon amie.

*
* *

La lettre était brève. Elle disait :

« Pardonnez à une pauvre vieille fille de vous avoir dû le seul vrai bonheur de sa vie ! Laide et fière je n'avais pu aimer aucun des hommes que j'ai connus : tous m'avaient rebutée par leur attitude, hypocrite ou brutale — et j'étais arrivée à soixante-dix ans, avec un cœur plein de tendresse, sans avoir ressentie une seule fois la joie divine de penser à un être comme une croyante peut penser à son Dieu. Vous m'avez donné cette douceur infinie : grâce à vous, j'aurai vécu tout entière, durant près d'une année, à confondre mon âme dans une délicieuse extase. Je suis heu-

reuse maintenant, *j'ai vécu*, et, près de l'heure de ma mort, c'est ma suprême espérance que vous garderez un souvenir apitoyé de votre pauvre amie de la fenêtre... »

*
* *

Je ne sais comment vous auriez pris la chose, mais je demeurai un quart d'heure à pleurer dans l'encoignure sombre de ce café. Et le plus étrange, c'est que le souvenir de cette idylle a toute la fraîcheur, toute la suavité des beaux contes d'amour que nous édifions avec les belles filles des hommes, et que je ne puis me mettre à la croisée sans qu'une tendre douceur ne me pénètre, sans que je n'entrevoie une flexible silhouette, aussi charmante que la vierge de Vérone ou cette belle chrétienne qui éblouit tous les yeux quand le cadi et les deux pachas ordonnèrent de lui ôter son masque.

J.-H. Rosny.

Souvenir de Lune

*La peine qu'un soir je te fis
Tu voulus la dire à la lune.
De mon chagrin tu faisais si!
Mais ma douleur en était une,
De celles qui ne disent pas
Le nombre de leurs pleurs, ô brune,
Et qui sut te compter les pas
De ton rêve jusqu'à la lune.*

*Que lui disais-tu ce soir-là
Si non que tu n'avais aucune
Espérance qui te parlât...
Qu'en ton cœur fut une lacune
Que ne comblait pas mon amour...
Que je n'ai pu t'empêcher, brune,
Que tu me laisses un jour
Jusqu'à le penser, .. à la lune?*

*Eh! je n'en sais rien pourtant, moi!
L'amour n'a rien qui m'importune.
J'ai dû t'aimer autant que toi...
Car mon amour en était une...
Je t'aime et n'ai pas d'autre foi
Que la foi dans tes vœux, ô brune,
Si tu voulais, comme autrefois,
Nous irions le dire à la lune?...*

*Si la lune avait vu mon cœur!
Comme ma peine en était une!
Comme je sentais sa langueur
M'attendrir de ton infortune!
Ah! tu ne croiras pas cela!
Moi, je souffrais plus que toi, brune,
O moi qui pleurais ce soir-là
De te voir fleurir dans la lune!...*

Henry Desjardins.

Montréal, janvier 1898.

Chronique

des deux Frances

Nous venons seulement d'apprendre le mariage de M. l'avocat Robillard, l'associé de l'honorable M. Robidoux, de Montréal, avec, M^{lle} Blanche Boivin, fille de M. Oscar Boivin et nièce de l'ancien premier Ministre Mercier.

La *Revue des Deux Frances* prie M. et M^{lle} Robillard de bien vouloir accepter ses félicitations et ses vœux de long bonheur.

*
* *

Notre compatriote, M. Aurèle Suzor-Côté vient de remporter de beaux succès.

Au concours de toutes les Académies de Julian, il a décroché la première médaille et un prix de cinquante francs.

L'excellent peintre n'en est pas à son premier succès et nos félicitations se mêlent à bien d'autres.

*
* *

Le docteur Louis Gauthier (de Québec) a merveilleusement réussi deux très difficiles opérations à la Clinique du Professeur Charles Abadie dont il est le chef oculiste très estimé.

*
* *

Le docteur Alfred McCormack part pour Londres où il suivra les cours des hôpitaux pendant quelques semaines, après quoi il reviendra à Paris. Il y restera cinq mois, puis il ira à Berlin et à Vienne.

Le docteur Masurette va passer un mois à Rome avant son départ pour le Canada.

Le docteur Masurette a suivi à Paris, les cours des illustres professeurs de hôpitaux *Saint-Louis, Necker, l'Hôtel-Dieu, Broca et la Charité.*

*
* *

Combien l'ami Raoul Barré doit être content! — Tous les journaux acclament ses dessins dans *Le Sifflet*. Et le *Cri de Paris* se l'attache comme dessinateur.

C'est de partout que lui viennent les louanges.

Nous sommes d'autant plus heureux des succès de M. Barré qu'il est, dès maintenant, un collaborateur attiré de la *Revue des Deux Frances* dans laquelle nos lecteurs verront souvent de ses dessins.

Que dites-vous de celui d'aujourd'hui?

*
* *

M. Frédéric Villeneuve, qui fut un avocat distingué de Montréal, maintenant à Edmonton, a lancé un vaillant petit journal: *L'Ouest Canadien*.

Succès à notre cher et lointain confrère.

Que cette brise de France lui soit douce et d'un heureux augure.

L'Ouest Canadien, publié près du pays de l'or, a un beau champ devant lui.

Et, il est plein d'intérêt le journal de notre sympathique confrère, M. Frédéric Villeneuve.

Il ne parle pas seulement de tous les avantages des très riches territoires du Nord-Ouest Canadien, mais il est rempli de renseignements utiles sur le Klondyke, sur ses mines et ses fabuleuses richesses.

Nous donnons, de par delà les mers, une fraternelle poignée de main à notre lointain confrère.

R. B.

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

L'étranger qui, après avoir visité la Bourse de Paris, s'engage dans la rue Vivienne, ne tarde pas à apercevoir un établissement d'un ordre tout différent. Je veux parler de la Bibliothèque nationale. Là-bas, des cris farouches, l'agitation bruyante, la fièvre de l'or; ici, le recueillement, le repos de l'esprit, la paix de l'âme par le travail. Y eut-il jamais opposition plus violente et ces deux grands établissements — si près l'un de l'autre et si dissemblables pourtant — ne sont-ils pas comme la synthèse de notre époque?

La France peut-être fière, à bon droit, de sa Bibliothèque nationale, car celle-ci est la plus importante du monde entier. Trois millions de volumes sont rangés sur ses rayons qui, alignés à la file, ne tiendraient pas moins de 40 kilomètres de longueur.

L'embryon de cette colossale collection date du roi Charles V qui rassembla douze cents volumes; mais c'est surtout à François I^{er} — l'ami des lettres et des arts, — que revient l'honneur d'avoir créé une Bibliothèque royale. Il aimait tellement ses livres que pour les avoir plus près de lui, il les fit transporter au château de Fontainebleau, mais ils revinrent à Paris avec Charles IX. Promenés du collège de Clermont (aujourd'hui lycée Louis le Grand), au couvent des Cordeliers, ils furent enfin placés dans une maison de la rue de la Harpe, où ils reposèrent nombre d'années.

C'est là que nous les trouvons à l'avènement de Louis XIV. Leur nombre à ce moment ne dépassait pas cinq mille. Toutefois, depuis 1617, le dépôt légal établi comme condi-

tion du Privilège du roi donné aux imprimeurs, amenait régulièrement rue de la Harpe une certaine quantité de volumes. Avec Colbert et Louvois, leur nombre s'accrut rapidement et le local de la rue de la Harpe étant devenu insuffisant, Colbert donna asile aux collections royales dans une maison dépendant de ses jardins de la rue Vivienne, c'est-à-dire presque en face de l'établissement actuel.

Enfin, en 1721, ces collections prirent possession d'une partie de l'hôtel du comte de Nevers, dépendant de l'ancien palais de Mazarin, et des locaux laissés libre par la faillite de Law. Ce fut leur dernière étape. Le dépôt légal et les acquisitions continueront à faire affluer livres, manuscrits, estampes, monnaies et médailles dans les salles de la Bibliothèque royale; mais n'amèneront que quelques transformations. En 1789, le département des Imprimés ne comptait encore que trois cents mille volumes; la Révolution va faire accroître rapidement ce chiffre, en enlevant aux abbayes, aux évêchés et aux châteaux, de nombreux ouvrages.

La Bibliothèque nationale courut de gros dangers, pendant le siège de 1870-1871. Les salles furent fermées et les objets les plus précieux mis à l'abri des bombes prussiennes ou de la convoitise des vainqueurs; mais d'innombrables documents de l'esprit humain restaient exposés aux feux de l'ennemi. Quoique décimé par les nécessités de la défense, le personnel restant veilla sur ces trésors avec un admirable dévouement. Toutes les nuits, des sentinelles étaient aux aguets sur les toits, malgré l'inclémence de la saison.

La paix conclue, les salles rouvrirent leurs portes, mais le calme dura peu; la Commune survint, avec ses folies sanguinaires. Heureusement, l'administrateur délégué était Elisée Reclus. Le célèbre géographe se montra plein d'égard pour le personnel de la Bibliothèque et défendit courageusement le monument dont il avait la garde, donnant, jusqu'à la dernière heure, des ordres et des conseils pour écarter le sinistre incendie qui menaçait de dévorer Paris tout entier.

La Bibliothèque nationale est divisée, on le sait, en quatre

grands départements : Manuscrits, Estampes, Monnaies et médailles, Imprimés. Nous passerons assez rapidement sur les trois premiers, pour nous attacher plus spécialement aux Imprimés, qui intéressent davantage le grand public.

Le département des Manuscrits est bien digne cependant de retenir l'attention des lettrés par les trésors qu'il contient. En dehors de la salle de travail où, chaque année, quarante mille volumes manuscrits sont consultés, le public est admis à visiter deux fois par semaine, — les mardi et vendredi — la Galerie Mazarine et la Galerie des Chartes. La première, construite par Mansard sur l'ordre du cardinal Mazarin, est une pure merveille; les peintures de la voûte, exécutées en 1641 par Romanelli et Grimaldi sont célèbres. Elle contient — exposés dans des vitrines — d'incomparables bijoux : manuscrits du moyen-âge aux enluminures exquises; chefs-d'œuvre de reliure ancienne; spécimens rarissimes d'imprimerie xylographique. Tout à côté de cette magnifique salle, se trouve la Galerie des Chartes, d'un intérêt un peu spécial.

Cent mille volumes de manuscrits s'alignent sur les rayons de ce département; ils sont classés sous diverses rubriques : fonds français, latins, grecs, orientaux; ceux-ci subdivisés eux-mêmes en fond chinois, arabe, persan, etc. Le fonds français contient de nombreux manuscrits d'hommes illustres, Victor Hugo en tête. Il recèle aussi certains manuscrits pieusement conservés jusqu'au jour où il sera permis de les ouvrir : tels les « *Mœurs de mon temps* », de Maxime du Camp, réservés jusqu'en 1810.

Celui qui écrit ces lignes a eu la bonne fortune de parcourir un nombre considérable de volumes manuscrits, voire des collections entières, comme celle de Joly de Fleury, — procureur général au Parlement au siècle passé, — qui ne contient pas moins de 2.500 volumes. La mission dont il était chargé était la recherche des imprimés que les collectionneurs ne craignaient pas d'intercaler au milieu de pièces manuscrites et qui ont été religieusement conservés dans l'état primitif. Ces recherches étaient nécessaires pour que le catalogue général, dont on s'occupe en ce moment, fut



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — *Salle de lecture.*

aussi complet que possible. Or, il existe, au milieu de ces manuscrits, des pièces de toute rareté et qui ne se trouvent pas dans le service des Imprimés; on y a découvert notamment le seul exemplaire connu de la première édition du catéchisme de Calvin. Nous y avons trouvé nous-mêmes des documents très curieux et d'un vif intérêt; quelques-uns ont été publiés dans des revues françaises. La besogne, assurément, est souvent ingrate. Il faut parcourir parfois des centaines de pièces pour trouver un joyau! Mais quelle joie alors! Comme on est vite payé de ses peines! Et puis, n'y a-t-il pas la douce satisfaction d'oublier les tristesses dont l'existence est semée, et en parcourant ces souvenirs du passé, de faire revivre l'histoire de nos aïeux, de ressusciter un instant toutes les personnalités célèbres ou seulement connues des siècles éteints! Que de secrets intimes l'on surprend ainsi! Que de souvenirs demeurent de ces évocations momentanées!

Mais, revenons au présent et abandonnons les manuscrits pour le département des Estampes. Ce dernier est assez mal partagé pour le moment au point de vue des locaux; les salles sont mal éclairées et distribuées; mais cette installation est provisoire. Lorsqu'on aura édifié les bâtiments en projet sur la rue Vivienne, on donnera aux chefs-d'œuvre des artistes français et étrangers, un aménagement plus digne d'eux. Ce département ne compte pas moins de deux millions et demie de pièces diverses, classées par catégories, et qui s'augmentent chaque année de dix mille estampes nouvelles, soit par le dépôt légal, soit par des achats. Cinq mille travailleurs viennent, chaque année, faire des recherches ou des études dans ces magnifiques collections.

Les plus précieux spécimens de la gravure française et étrangère sont exposés dans le vestibule d'entrée ou dans les fenêtres de la salle de travail, où les visiteurs peuvent les étudier les mardi et vendredi de chaque semaine. Il y a là des incunables italiens de taille douce et des eaux-fortes de Rembrandt d'un prix incalculable.

Les origines du département des Estampes viennent de l'acquisition faite par Louis XIV à l'abbé de Marolles d'une

collection de 123.000 pièces. L'abbé de Marolles, qui fut un mauvais écrivain et un piètre traducteur, avait l'amour des estampes et en avait réuni une superbe collection, constamment accrue depuis deux siècles.

Le département des Monnaies et Médailles n'est pas moins important que les précédents; il a l'avantage de pouvoir être mieux apprécié, ses collections étant toutes exposées sous vitrines et pouvant être visitées deux fois par semaine comme les précédentes. Sa création date de Louis XIV; le grand Roi eut l'idée de réunir toutes les monnaies et les médailles exposées dans ses palais et commença ainsi la belle collection que les amateurs peuvent admirer aujourd'hui dans les salles de la rue Richelieu. En 1862, une véritable fortune échut à ce département. Le duc de Luynes qui, dans ses voyages, avait su, grâce à sa fortune et à son érudition, réunir une admirable collection de pièces, relatives surtout à la Grèce et à l'Orient, en fit don à notre établissement national. Récemment, la très belle collection de M. Waddington, est encore venue augmenter les richesses du Département des Monnaies, qui compte aujourd'hui plus de trois cent mille pièces.

Il ne nous reste plus qu'à parler du département des Imprimés; mais la station y sera plus longue. Tout le monde, en effet, peut ne pas apprécier une monnaie ou une estampe; tout le monde ne sait pas déchiffrer un manuscrit; mais tout le monde lit; mais des milliers de personnes s'adonnent, en Amérique comme en Europe, au commerce des lettres; aussi peut-on avancer que les livres intéressent le monde civilisé tout entier.

Le département des Imprimés comprend deux sections: la section géographique et les imprimés proprement dits. La première occupe, à la suite de la Galerie Mazarine, quelques locaux assez exigus, mais elle possède un souvenir du grand Cardinal: l'ancien cabinet de travail de Mazarin, où dorment en ce moment, des planisphères, des mappemondes et des cartes anciennes. Lorsque la section géographique pourra mieux faire apprécier les trésors dont elle est dépositaire, on sera surpris de leur valeur. Elle en

a, du reste, montré quelques-uns — et non des moins précieux — dans la très curieuse exposition orientale que la Bibliothèque nationale avait organisée au mois de septembre dernier, en l'honneur du Congrès international des Orientalistes.

La Section géographique possède une bibliothèque personnelle de quinze mille volumes environ, relatifs à la géographie et aux voyages, dont on s'occupe, en ce moment, de dresser l'inventaire. Ce travail, qui sera terminé dans quelques mois, sera très utile aux travailleurs ; ils y trouveront nombre d'ouvrages que le service des Imprimés ne possède pas, surtout d'ouvrages anglais, allemands et hollandais.

Nous devons descendre au rez-de-chaussée pour pénétrer dans le département des Imprimés. Après avoir traversé une vaste salle dite des Pas-Perdus, ornée d'un gigantesque vase de Sèvres, nous entrerons dans la salle de travail, bien connue de tous les érudits de France et de l'étranger. Elle est d'aspect vraiment grandiose, cette salle, construite par l'architecte Labrouste sous le second Empire, avec ses élégantes coupes en faïences émaillées et ses seize colonnettes gracieusement élancées. Malgré sa vaste superficie — elle n'a pas moins de 1 156 mètres carrés — son éclairage est excellent, grâce aux lanternons des coupes et aux trois grandes baies vitrées. Au haut de la salle, se trouve l'hémicycle réservé au personnel ; il est orné d'une série de médaillons à fond d'or, dans lesquels les bustes des grands hommes de l'antiquité et des temps modernes semblent promettre l'immortalité aux travailleurs.

Si l'on traverse l'hémicycle, on se trouve dans le magasin central, salle gigantesque formée de planchers à claire-voie permettant à la lumière de pénétrer jusque dans le sous-sol. Le milieu, destiné au service, reste libre ; mais les côtés forment des sortes de chambres — superposées sur six étages — occupées par les volumes. Plus loin, se trouvent encore d'autres pièces moins grandes, remplies elles aussi de volumes ; il n'est pas jusqu'aux combles où ils ne débordent.

La salle de travail contient 344 places, sur lesquelles 328 sont numérotées ; quatre tables sont réservées aux volumes de grand format ; une autre est désignée aux travailleurs ayant à consulter des livres rares et curieux ; c'est la table dite « de la réserve » ; une autre enfin est couverte de péri-



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — *Vue extérieure de la salle de lecture.*

diques. Les places sont larges et spacieuses ; les pieds reposent sur des tuyaux, dans lesquels circule durant l'hiver une eau tiède.

Quarante casiers disposés soit autour, soit au milieu de la salle, contiennent dix mille volumes laissés à la libre disposition des lecteurs, qui peuvent les consulter sans demande préalable. Ce sont pour la plupart, d'importantes collections des ouvrages français, latins et grecs d'auteurs classiques,

des traductions des grands écrivains anglais et allemands, des dictionnaires et des encyclopédies. A droite et à gauche de l'hémicycle, deux grands meubles renferment les fiches de tous les principaux ouvrages entrés à la Bibliothèque nationale depuis 1876, c'est-à-dire depuis le début de l'administration de M. Léopold Delisle. Toutefois ces fiches devenant, par leur nombre, trop encombrantes, sont remplacées aujourd'hui par des registres, qui en reproduisent le libellé. Celles placées du côté droit sont classées par ordre alphabétique de noms d'auteur; celles de gauche sont disposées par ordre de matière; c'est-à-dire qu'en cherchant, par exemple, le mot « Canada », on trouve, sous cette rubrique, tous les ouvrages parus sur ce pays depuis l'année 1876 et existant à notre Bibliothèque. D'autres meubles contiennent de nombreux catalogues spéciaux, malheureusement ignorés du public, car ils pourraient être extrêmement utiles aux travailleurs pour leurs recherches.

Malgré ses vastes dimensions, cette salle de travail est trop petite en hiver pour contenir le flot des personnes désireuses d'y venir faire des recherches et qui s'accroît chaque année. En 1868 — année de son inauguration — 2 3675 lecteurs vinrent demander communication de 77 713 volumes; en ces dernières années, cette même salle a vu défilier une moyenne annuelle de 135 000 lecteurs auxquels on a communiqué 45000 volumes.

On n'entre, à la salle de travail, qu'avec une carte délivrée par l'administration, après demande préalable adressée à l'administrateur général. Muni de cette carte, le lecteur prend, en entrant, un bulletin personnel remis par l'employé de service et se rend à une des places numérotées. Après avoir pris note du numéro il écrit sur des blancs ou bleus déposés sur le bureau des bibliothécaires, le titre de l'ouvrage désiré, avec le nom de l'auteur, la date et le lieu de la publication, puis remet ces bulletins à un des bibliothécaires. Il n'y a plus qu'à regagner sa place et à attendre patiemment l'arrivée des ouvrages demandés. Parfois des retards fâcheux se produisent, par suite de l'abondance des bulletins, surtout si — comme le fait arrive assez souvent

— le libellé en est inexact ou incomplet ; le personnel doit alors se livrer à de longues recherches pour découvrir le volume dans les diverses séries des Imprimés.

Il faut savoir, en effet, que les trois millions de volumes de la Bibliothèque nationale sont répartis sous trente grandes divisions (d'après les matières dont ils traitent) désignées par les lettres de l'alphabet.

Ainsi, sous la lettre A, sont classés les livres relatifs à l'Écriture Sainte; la lettre B contient les ouvrages de liturgie et des Conciles; l'Amérique a la lettre P. Souvent, il a fallu créer des subdivisions, pour faciliter les recherches; ainsi l'Y, contenant le théâtre et la musique, est subdivisé en quinze sous-sections Ya : poésie orientale; Yb : poésie grecque; Yc : poésie latine, etc. Malgré ce classement méthodique, les recherches sont souvent longues, les ouvrages demandés pouvant appartenir à diverses séries. Le catalogue général, dont on s'occupe actuellement, remédiera à toutes ces déficiences.

Mais il a fallu procéder d'abord à une gigantesque opération : l'inventaire complet de tous les imprimés. Ce colossal travail est aujourd'hui terminé, après de longues années d'un labeur ininterrompu. A l'heure actuelle, plus de deux millions de fiches sont rangées dans des boîtes; il ne s'agit plus que de les mettre en œuvre. On a déjà commencé depuis quelques mois et c'est avec plaisir que les travailleurs ont appris l'impression du premier volume de ce Catalogue qui leur fera connaître des richesses insoupçonnées. On compte qu'il ne faudra pas moins de quatre-vingt volumes in-4°, à deux colonnes, rien que pour la première série du Catalogue, comprenant les ouvrages dont les auteurs sont connus. Les ouvrages anonymes formeront la seconde série. Enfin une troisième et dernière série comprendra certaines publications spéciales : factums, actes du pouvoir souverain, documents parlementaires, journaux et revues, mandements épiscopaux, musique.

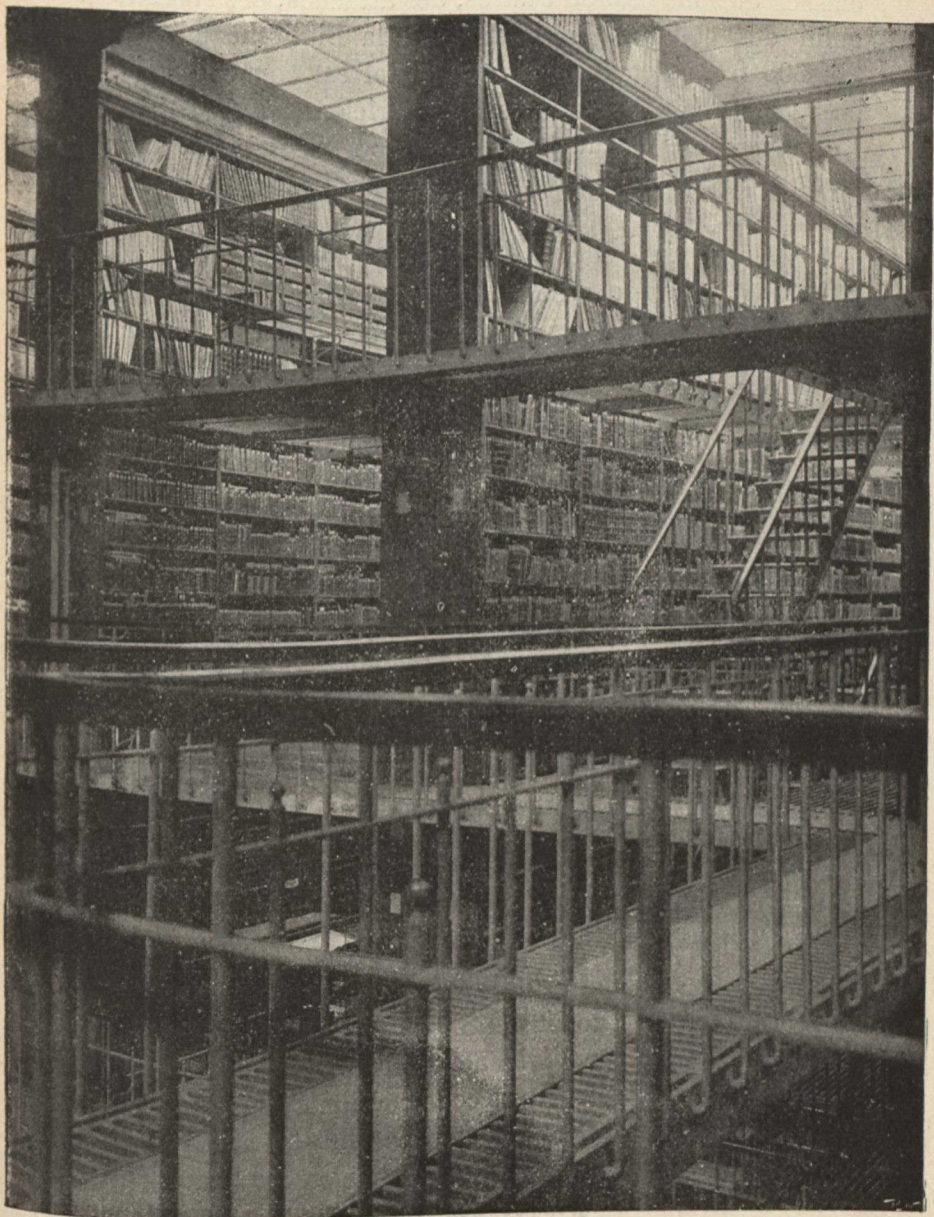
En dehors de la grande salle de travail dont nous avons longuement parlé, la Bibliothèque nationale possède une salle publique dite de lecture, où tout le monde est admis

sans carte. Cette salle est devenue beaucoup trop exigüe pour le public qui s'y presse, surtout dans les journées froides et pluvieuses d'hiver. En 1868, elle avait eu la visite de 16 890 lecteurs, ayant réclamé 33 940 volumes; maintenant 60 000 lecteurs demandent annuellement communications de 80 000 volumes.

Le public de cette salle de lecture est tout différent de celui de la salle de travail; il est composé en majeure partie, d'ouvriers désireux de s'instruire; les femmes y sont rares, alors que dans la salle de travail, elles viennent nombreuses, plus nombreuses chaque année. Les ouvrages les plus demandés par ce public peu lettré sont ceux de Jules Verne, Victor Hugo et Fenimore Cooper; puis viennent Thiers, Louis Blanc, Lamartine. Le libellé des bulletins de demande est, souvent, d'une rédaction étrange, on pourrait croire fantaisiste. Au lieu du *Corsaire rouge*, un lecteur, ou peut-être une lectrice, avait demandé : « Le Corset rouge ». Sous la plume d'un autre lecteur, le *Paquebot américain* était devenu « Le paletot américain »; le *Désert de glace* s'est transformé un jour en « Dessert de glaces ». La *Jeunesse de Mazarin* a fait place une autre fois, à « La Jeunesse des Mandarins ». On pourrait allonger la série. Tous les livres ne sont pas à la disposition des lecteurs de la salle publique; on a fait un choix de vingt-cinq mille ouvrages de lecture courante, seuls communiqués.

Le département des imprimés reçoit par an provenant soit de dons, soit d'achats, soit surtout du dépôt légal — 50 à 60 000 volumes. Dès son entrée à la Bibliothèque, chaque volume est aussitôt numéroté et classé; puis il passe dans le service du Catalogue et est inscrit sur un des bulletins mensuels, qui fait connaître sa présence au monde des travailleurs.

La Bibliothèque nationale a à sa tête un administrateur général, M. Léopold Delisle, aidé, pour l'administration, d'un secrétaire général trésorier. Chaque département est géré par un Conservateur en chef et, s'il en est besoin, par un ou plusieurs Conservateurs adjoints. Puis viennent dans l'ordre hiérarchique, six classes de bibliothécaires, quatre



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — *Les casiers supérieurs.*

classes de sous bibliothécaires, des attachés, des stagiaires, enfin des commis. Le budget de la Bibliothèque est de 800 000 francs environ. Le personnel est compris dans ce chiffre pour 436 000 francs et le matériel pour 272 000 francs. Le service des achats est inscrit pour une somme insuffisante : 80 000 francs ; la reliure comporte une dépense de 25 000 francs

Comme points de comparaison, révélons que sous Louis XV, le budget de la Bibliothèque était de 68,000 livres, dont 46,000 livres pour le personnel et 22,000 pour les acquisitions et le matériel. Il fut porté à 83,000 livres en 1778 et s'accrut encore pendant la dernière période du règne de Louis XVI. Il atteignit, une année, la somme énorme pour l'époque de 169,220 livres.

Aucune salle de la Bibliothèque nationale n'est éclairée ; c'est là une lacune dont on se plaint depuis longtemps, car elle force à fermer les salles de travail à 4 heures pendant l'hiver et il ne peut y avoir de séance de soir. L'éclairage, en dehors des frais énormes d'installation et d'entretien, offrirait — disent les architectes — de trop sérieux dangers d'incendie ! Une solution pourrait peut être intervenir : l'éclairage de la seule salle de travail ; les lecteurs devraient demander à l'avance les volumes dont ils auraient besoin pour la séance du soir ; cette réforme — toute incomplète qu'elle fut — serait encore très favorablement accueillie de la masse des travailleurs.

Mais il y a d'autres projets plus vastes — trop vastes peut-être, ce qui en retarde indéfiniment l'exécution — je veux parler de la construction de nouveaux bâtiments sur les terrains de la rue Vivienne. D'après les devis établis par M. Pascal, architecte de ces constructions, elles coûteraient sept millions de francs à peu près. Elles permettraient de donner de nouveaux et plus vastes aménagements aux départements des Estampes et des Imprimés. On y édifierait notamment une grande salle de lecture, qui serait éclairée à la lumière électrique et ouverte le soir au public. Cette salle serait de forme ovale, et absolument isolée du reste de l'édifice.

Mais hélas! il y a loin de la coupe aux lèvres, dit un proverbe. Voilà plusieurs années qu'on fait miroiter à nos yeux ce brillant projet; la politique — la fatale politique — absorbe les Chambres françaises; les travailleurs de la pensée attendent en vain qu'on s'occupe d'eux. Ils sont cependant bien dignes d'intérêt ces hommes de lettres, ces littérateurs, ces journalistes qui réclament parfois pour les autres — jamais pour eux — la journée de huit heures et qui, chaque jour, dans les livres, dans les revues, dans les journaux, sèment le fruit de leurs travaux et de leurs veilles. C'est grâce à ces lettres que le monde civilisé est encore épris d'idéal et que n'a pas disparu de notre belle France le culte des choses de l'esprit.

Georges de Dubor.

MESDAMES, BIENTOT AU VOTE !

Les femmes qui votent ou les femmes qui veulent voter ont subi un petit échec en Angleterre. On les a obstructionnées. Obstructionner d'infâmes Tories est péché véniel ; mais obstructionner les femmes est tout à fait indélicat. On a obstructionné le bill qui devait accorder le vote politique à une catégorie, assez peu nombreuse, du reste, de femmes contribuables et qui se fondait sur cette raison pratique, positive et britannique, qui contribue aux ressources que l'État doit avoir droit de contrôle sur l'administration des ressources de l'État.

Il faut reconnaître que le raisonnement ne manque pas de justesse. Il faut reconnaître aussi qu'on a obstructionné le raisonnement, le bill et les contribuables à cheveux longs plus malignement que brutalement, et qu'après un premier succès très significatif, ce retardement d'avant-hier paraît plutôt une niche anglo-saxonne qu'une proscription tyrannique et hargneuse.

Les Anglais aiment les femmes ; ils les aiment sérieusement ; ils les aiment et les estiment et dans tous les sens de ce dernier mot, c'est-à-dire en les respectant et en les mettant très haut dans leur estimation de la « valeur ». Ils les considèrent comme une valeur sociale très importante. Il ne faut pas chercher beaucoup plus loin les raisons de la fameuse « supériorité des Anglo-Saxons ». Elle est là. Elle est peut-être ailleurs aussi. Mais elle est là en grande partie.

Savez-vous pourquoi ? Je crois le savoir. C'est qu'on peut presque dire que les femmes valent ce qu'on les estime.

Heureuses créatures, en somme, qui ont la valeur qu'on leur donne. Elles sont, de nature, si souples, si pitoyables, comme eût dit Montaigne, si capables de s'accommoder à toute atmosphère, à toute circonstance, à toute situation, qu'elles sont, à très peu près, ce qu'on veut qu'elles soient.

La femme a des analogies avec le papier-monnaie. Elle prend et garde la valeur qu'on lui attribue, à la condition qu'il y ait en dehors d'elle une solide réserve métallique qui la garantisse. Le papier-monnaie, c'est la femme ; la réserve métallique, c'est l'homme. Dans ces conditions on peut faire de très bonnes affaires. Mais n'oublions jamais la réserve métallique.

*
* *

Donc, les Anglais à cheveux courts, se connaissant eux-mêmes et se sentant réserve métallique très sérieuse, ont déjà émis pas mal de papier-monnaie féminin et s'en sont bien trouvés. Ils ont donné, ou rendu en 1869, il y a tout simplement trente ans, nous sommes en retard, aux femmes contribuables le vote municipal ; et personne au Royaume-Uni ne s'en est plaint, et beaucoup s'en félicitent. Les femmes électeurs se sont montrées très éclairées, très prudentes, portant leurs préoccupations et leur activité électorale surtout du côté des questions d'assistance publique et y introduisant, à côté de la sèche réglementation administrative, un peu d'esprit de charité et de tendresse, un peu d'esprit maternel.

Entre nous, voyez-vous l'assistance publique, les écoles maternelles, les salles d'asile, les crèches administrées par d'autres que par des femmes ? Oui, parce que c'est ainsi. Mais en raison raisonnable, non, il ne devrait pas y avoir d'autres êtres que féminins et maternels dans tout ce département-là.

Quant au suffrage politique, quant au droit de participer aux élections du Parlement, c'est lui qu'on vient d'obstruer de l'autre côté de la Manche. Mais ce n'est qu'une affaire de temps. Les Anglo-Saxons y viendront. Ils y sont déjà venus dans l'Angleterre d'outre-océan. A la Nouvelle-

Zélande, en Australie, les femmes contribuent à faire des députés. Les députés n'en sont pas plus mauvais. D'aucuns trouvent qu'ils en sont meilleurs. Personne ne réclame. Aucune révolution politique n'a été plus pacifique, plus tranquille, plus vite acceptée et plus considérée par tous comme légitime et inoffensive, par la plupart comme bien-faisante.

On me dit même que cela a mis dans les mœurs politiques de ces pays là un peu plus de douceur et de savoir vivre. Il est possible. Eh ! eh ! quand il n'y aurait que cela !

On me dit aussi, et ceci de l'Angleterre comme de l'Australie, que les femmes-électeurs sont très sensibles aux questions de moralité, de probité, de *respectability*, et tiennent plus de compte du caractère moral des candidats que de leur couleur politique. Oh ! oh ! Dieu du ciel ! s'il en est ainsi, cela devient sérieux. Il faudrait voir ! Voyez-vous « l'adjonction des politiciennes » comme on aurait dit en 1847, aboutissant à l'extermination des politiciens ? Je vous dis qu'il faudrait voir.

*
* *

Y viendrons-nous ? Pour moi, je l'espère. Énergiquement antiféministe sur beaucoup de points, parfaitement convaincu que ce n'est pas une parité, mais une équivalence qui existe et qui doit exister entre l'homme et la femme ; désolé que des métiers qui ne sont pas faits le moins du monde pour elle soient envahis par la femme et l'éloignent de son royaume, c'est-à-dire de la maison, et désolé surtout que l'état économique et l'état des mœurs la forcent à se porter de ce côté-là ; désolé surtout par tout le féminisme puéril et nigaud, par la manie de se viriliser par les cotés ridicules, par les femmes qui fument, les femmes qui rament, les femmes qui pédalent, négligent leur royaume pour tout cela et diraient non pas : « Mon royaume pour un cheval », mais : « Mon royaume pour une bécane » ; pour ce qui est de « l'égalité des droits », je suis très complaisant

comme on peut s'en souvenir, et même pour « l'exercice de ses droits », je le suis aussi à condition qu'il n'aille pas jusqu'à détourner la femme de sa fonction et de son office naturel et sacré.

Quand on me dit : la femme médecin, la femme avocat, la femme sergent de ville ; je fais grise mine ; parce que j'assure qu'une femme avocat, ce n'est peut-être pas un avocat de plus, mais c'est à coup sûr une femme de moins — et une mère de moins.

Quand on me dit : la femme instituteur, la femme pharmacien ; je m'éclaircis déjà sensiblement ; parce que rien n'empêche une femme d'être à la fois instituteur et mère de famille, pharmacien et maîtresse de maison. Elles ont assez d'activité pour deux métiers exercés au même lieu. Mieux vaudrait sans doute... Mais enfin, soit !

Et enfin, quand on me dit : la femme électeur ; je n'ai plus aucune espèce d'objection.

D'abord, je suis juste et logique, et dans un pays où mon commissionnaire est électeur, je trouve un peu « raide » que ma sœur ne le soit pas ; et dans une Europe où une femme est reine de Grande-Bretagne, une femme reine de Hollande, une femme reine d'Espagne, je ne vois pas la raison qui fasse considérer une Française comme indigne d'exprimer une opinion politique ; et pour revenir chez nous, du moment que le suffrage universel est proclamé, je trouve étrange qu'il n'ait oublié qu'une chose, à savoir d'être universel.

Voilà qui est juste et logique ; mais dans ce genre de questions il est merveilleux comme je tiens peu à la logique et même à la justice, et comme je crois que l'intérêt social est tout. Or, je ne serais pas étonné que l'intérêt national fut pour le *Women's suffrage*.

*
* *

Les femmes sont inférieures aux hommes — c'est mon opinion — à un certain degré d'instruction et de culture,

c'est-à-dire dans les classes dites dirigeantes ; elles sont supérieures aux hommes comme intelligence et bon sens et finesse naturelle dans les régions relativement incultes de l'humanité, c'est-à-dire précisément dans la région du suffrage universel. L'ouvrière est de sens plus fin et d'intellect plus aiguisé que l'ouvrier ; la paysanne est plus avisée que le paysan, et le paysan, qui le sait parfaitement, la consulte toujours.

D'où il suit que ce pauvre suffrage universel, est le suffrage universel, moins ce qu'il y a de plus intellectuel dans la sphère du suffrage universel.

Je tiens pour certain qu'un suffrage universel à deux degrés dont la première assise serait le suffrage universel vrai, comprenant tous les hommes et toutes les femmes de France, sauf exceptions pour indignité, serait un très bon instrument politique ; que même le suffrage universel tel qu'il est, direct, à un seul degré avec adjonction des femmes, serait sensiblement meilleur qu'il ne l'est actuellement.

Comme les Anglo-Saxonnes, les Françaises électrices feraient passer les préoccupations morales avant les préoccupations politiques ; comme les Anglo-Saxonnes, les Françaises électrices tiendraient plus grand compte de la moralité du candidat que de ces programmes, manifestes et déclamations ; comme les Anglo-Saxonnes, elles s'enquerraient plus de sa solidité que de sa couleur. Instinct de bonnes ménagères.

— Oui, oui, viendront nous dire certaines ; elles ne nommeront que des curés et des pasteurs.

— Pas tant que cela, répondrai-je ; mais quand elles en feraient passer quelques-uns, je n'y verrais pas un si grand mal. Le prêtre politicien ne me déplaît pas autrement ; mais le prêtre estimé comme moraliste et philanthrope, et que l'on vient prier à un moment donné de siéger dans les assemblées politiques, ce n'est pas du tout la même chose, et j'ai idée que c'est celui-là, très souvent, qu'elles iraient chercher.

Plus j'examine, plus j'incline au *Women's suffrage*, et moins j'y vois d'objections, il ne serait qu'un élément con-

servateur, modéré et humanitaire introduit dans la politique générale.

*
* *

A un autre point de vue, il persuaderait à l'homme par un avertissement palpable et une démonstration permanente d'une chose à laquelle, dans certaines classes, il ne croit pas assez, à savoir que la femme est son égale, qu'il est le chef et doit rester le chef, mais non pas le maître, et que sa compagne est une personne devant l'État comme devant Dieu. « Les femmes ne sont pas des *gens* », dit-on, paraît-il, dans certains cantons méridionaux. Les femmes sont des gens, voilà ce qu'il faut que la Loi dise très nettement quelque part.

Habituons les esprits à l'idée du suffrage féminin. Je l'ai hasardée, ici-même, il y a quelques mois. Je la crois juste ; je lui crois de l'avenir. Si elle vous inquiète, ne vous effrayez point. Je connais ma France. Les femmes voteront dans les pays latins quand elles voteront dans tous les autres pays du monde. C'est égal, il faut s'habituer à cette idée. Le suffrage universel sera un jour le suffrage de tous. Les choses mettent souvent beaucoup de temps à remplir leur définition.

Emile Faguet.

Souvenirs

Je ne verrai plus les corbeaux se coucher, en se serrant les uns contre les autres et en se croassant leurs impressions, sur les traverses en fer du toit effondré de la Cour des comptes que l'on est en train de démolir. Aucun naturaliste n'a pu me dire pourquoi ces oiseaux, qui ne sont pourtant pas plus bêtes que d'autres, passent la nuit là-haut, à la pluie et à la bise, au lieu de se nicher dans les trous des murailles. Mais si je regrette de ne pouvoir plus les observer, je ne regrette pas la Cour des comptes, que j'ai vu brûler en 1871, la dernière semaine de la Commune, la « semaine sanglante », avec les autres monuments ou bâtiments publics, le palais de la Légion d'honneur le Ministère des finances, les Tuileries, le palais Royal, un pavillon du Louvre, le palais de Justice, l'Entrepôt et les nombreuses maisons particulières dans les quartiers où a été le vif de la bataille.

Aurait-on pu empêcher tout cela ou du moins en empêcher une partie? La Commune a été comme une fièvre cérébrale causée par le siège. Je ne prétends point que le gouvernement du 4 septembre aurait pu désarmer la garde nationale, du premier homme au dernier, et je ne le crois pas : des échaffourées ou des combats me paraissent inévitables. Mais, s'il s'était engagé, contre la remise de leurs armes, à leur continuer leur solde et leurs secours en vivres jusqu'à suffisante reprise du travail, pendant trois mois, par

exemple, il aurait pu en désarmer un grand nombre. Il ne l'a pas fait. Le gouvernement de M. Thiers ne l'a pas fait non plus. Voilà pourquoi la Commune, qui avait à son service une garde nationale très nombreuse et bien armée, a duré si longtemps et a été si terrible.

Mais la bataille de la « semaine sanglante » ne s'est pas livrée partout ni en même temps : elle s'est livrée par zones et par étapes, que marquaient la cannonade, la fusillade et l'incendie. En calculant sur eux la marche des troupes et la retraite des insurgés, on pouvait aller et venir là où ils n'étaient pas, sauf à attraper quelque balle d'embuscade. On ne rencontrait ni chevaux, ni chiens, ni chats : nous les avions tous mangés pendant le siège. Seulement, de loin en loin, un passant ahuri.

*
* *

Un jour, à midi, par un beau soleil, je me suis trouvé au carrefour Richelieu-Drouot, le « carrefour des Ecrasés ». Magasins, portes, persiennes, fenêtres, tout était fermé. Rue Drouot, personne. Rue Richelieu, personne ; mais, au bout, à un kilomètre, le long de la colonnade du théâtre Français, la gueule d'un canon. Boulevard des Italiens, personne ; mais à la hauteur de la rue du Helder, deux canons et huit artilleurs. Boulevard Montmartre, personne non plus ; mais une vive fusillade et le ciel tout rouge vers le Château-d'Eau. Les insurgés y brûlaient, dans un tonneau de pétrole, le marquis de Sigoyer, chef de bataillon aux chasseurs de Vincennes, dont le fils, lieutenant d'infanterie, épousait, ces jours-ci, la fille d'un de mes amis. La solitude et le silence allaient bientôt s'y faire aussi, et la bataille s'éloigner pour finir au Père-Lachaise.

Quand l'Entrepôt fut incendié, je me promenais au Luxembourg, le long de la Pépinière, en lisant les journaux. Le *Père Duchêne* était « b... en colère ». Tout à coup, il y eut comme une éclipse de soleil. Un immense nuage noir jeta sur mon *Père Duchêne* une ombre si épaisse que je dus le rapprocher de mes yeux pour en continuer la lecture. M. Alphonse Daudet n'avait pas encore publié son *Tartarin*

de Tarascon, mais lorsqu'on me dit que ces ténèbres venaient de l'Entrepôt, je me demandais si l'on ne me faisais pas une *galléjade*.

Comme je descendais un matin de chez moi, le concierge criait : « Le feu est au Louvre ! » Je n'en pouvais croire mes oreilles, et quand j'appris que les manuscrits de Bossuet étaient brûlés, les bras me tombèrent des épaules. C'est beau la jeunesse ! On a beau avoir lu le *Discours sur l'histoire universelle*, où ce ne sont que ruines sur ruines ; on a beau avoir vu, de ses yeux vu, des révolutions et des guerres, on s'étonne que des barbares brûlent les papiers où les grands hommes ont mis leur génie et célébré nos gloires.

Mais je n'ai assisté qu'à un épisode de la bataille.

*
* *

Je déjeunais au café Tabourey, où se trouve aujourd'hui la librairie Flammarion, à côté de l'Odéon. Cinq ou six déjeuners par petites tables. Portes et fenêtres étaient ouvertes. aux parfums printaniers du Luxembourg. Les cinq ou six paires d'yeux se lèvent au même temps, cherchant la mouche qui vient de faire entendre un psipsi aigu. Mais un autre psipsi coupe le col d'une carafe, puis un autre s'enfonce dans une glace. C'étaient des balles. Le propriétaire du café, long et triste, lève les bras au ciel ; « Messieurs, sauvez-vous ! » et il nous ouvre la porte de l'office donnant sur la cour, dont la porte cochère, fermée par bonheur, recevait à ce moment même une grêle de balles. Un quart d'heure après, on n'entendait plus rien. Nous entrebâillons la porte cochère. Les soldats campaient dans les rues, les fusils en faisceaux. On les salue, on les acclame.

Mais un coup de fusil part de la rue de Médicis. Toutes les têtes se tournent de ce côté. C'est un concierge qui, de la fenêtre de sa loge, a tiré sur les troupes. Des soldats enfoncent la fenêtre, sautent dans la loge, empoignent le concierge, le traîne devant la colonnade de l'Odéon qui regarde la rue de Médicis, l'appliquent contre la troisième arcade, face au mur, se reculent de cinq pas et le fusillent.

Maintenant que ce quartier est pacifié, une cour martiale

siège au palais du Luxembourg. Tous les quarts d'heure, on en voit sortir des condamnés à mort, qui sont aussitôt fusillés dans le jardin. Un pompier, donnant le bras à un prêtre, en sort à son tour. On dit qu'il a été pris jetant du pétrole sur les Tuileries en feu, mais je ne sais si c'est histoire ou légende. Il va à la mort sans forfanterie comme sans faiblesse, s'entretenant avec le ministre de la religion.

Peu à peu, une centaine de personnes se sont réunies devant le palais du Luxembourg, dans le haut de la rue de Tournon. De la cour martiale, un piquet d'infanterie amène quatre condamnés, qui sont placés aussi face au mur du palais, mais à quelques pas du mur. Ils ont les mains attachées derrière le dos et sur le dos un écriteau où on lit en grosses lettres : *Incendiaire de l'Hôtel de Ville*. Une clameur s'élève : « A mort ! A mort ! » L'un des quatre incendiaires, petit et trapu, à la mâchoire et aux yeux de carnassier, se retourne sans cesse pour voir le peloton d'exécution. Le commandement est donné. Les fusils s'abaissent. Les quatre incendiaires, le petit faisant encore le geste de se retourner, tombent raide, la face contre terre. Le sous-officier se détache du peloton, arme son revolver, leur tire à chacun une balle dans l'oreille gauche. Et la foule se précipite sur les cadavres, pour se disputer les quatre écriteaux...

On pouvait alors circuler dans le quartier.

Au bas de la rue Soufflot, derrière la barricade, des monceaux de cadavres. Comme il faisait chaud, il s'en dégagéait déjà une puanteur suffocante. D'un bout à l'autre du boulevard Saint-Michel et dans toutes les rues qui y aboutissent des cadavres et encore des cadavres. Pendant plusieurs mois, l'odeur ou seulement la vue d'une côtelette me tourmentait le cœur, et j'ai été végétarien bien avant M. Francisque Sarcey. Le soir, on empilait ces cadavres dans des fourgons, des tapissières, des omnibus et des voitures de toute sorte, qui partaient en longue file dans la direction des cimetières, à la lueur des incendies, figurant de gigantesques torches funéraires. Quand l'on n'y pouvait suffire, en de certains endroits, l'on enterrait les cadavres sur place, dans des fosses provisoires et creusées à la hâte. Au square de ia

tour Saint-Jacques, de ces fosses émergeaient des bras et des jambes, comme des plantes macabres.

*
* *

Quand je rencontrais aux Halles centrales le maréchal de Mac-Mahon et son état-major parcourant la ville, il me sembla voir la France reprendre possession de Paris. Les bonnes gens qui commençaient à se hasarder dehors criaient en se découvrant : « Vive Mac-Mahon ! Vive l'armée ! Vive la France ! » payant ainsi leur tribut de reconnaissance aux soldats qui, après avoir sauvé l'honneur de la patrie, venaient d'en sauver la civilisation. Mais tous les visages étaient mornes et soucieux. Ah ! la douloureuse chose que la guerre civile, et que voilà un spectacle que l'on ne désire pas revoir !

A combien de Français la Commune a-t-elle coûté la vie ? Dix, vingt, trente ou quarante mille ? Il n'y avait pas que des révolutionnaires, des aventuriers, des malandrins ou des scélérats dans la garde nationale, il y avait aussi, et surtout, beaucoup d'imbéciles et beaucoup de pauvres diables. Je ne vois pas ce qu'ils pourraient espérer de cette Commune qui ne pouvait avoir un autre sort que celui qu'elle a eu. Et pourtant, toute vaincue qu'elle a été et qu'elle devait être, la Commune n'en a pas moins eu, sur les destinées de notre pays, une influence à laquelle elle ne devait guère s'attendre. Par peur de la Commune, de 1871 à 1873, l'Assemblée nationale de 1871 n'a pas fait la monarchie, de même que, de 1873 à 1875, cette même Assemblée nationale de 1871, par peur de l'empire, a fait la république.

Non, je ne regrette pas la Cour des comptes. En visitant les thermes de Julien ou en vous promenant dans la galerie des tombeaux et même dans le salon des momies au Louvre, vous n'éprouvez ni effroi ni tristesse, et le souvenir apaisé et doux des ancêtres berce votre rêverie. Mais une ruine « moderne » est comme un cadavre chez soi. Aussi ai-je hâte d'entendre la locomotive siffler là où sont encore ces derniers vestiges de Paris livré aux bêtes, et à des bêtes plus bêtes que mes corbeaux et aussi plus malfaisantes.

Louis Teste.

CARMENCITA

Monsieur Georget, pendant la durée de la fête du village où il passait ses vacances, flânait chaque soir le long des boutiques, regardait virer les tourniquets ou sauter les coquilles d'œuf à la pointe d'un jet d'eau. Ses parents ne le privaient jamais de cette distraction hygiénique et, quoique d'année en année le spectacle restât toujours le même dans sa monotonie désespérante, on était sûr de le trouver, après deux ou trois tours de place, en face des chevaux de bois, fumant à la dérobée les cigarettes dont l'introduction au logis familial lui été interdite.

C'était un gros et grand garçon de dix-sept ans, que troublaient une réflexion risquée, un regard provocant et qui rougissait de sa timidité sans pouvoir s'en guérir. Il songeait avec mélancolie que, malgré sa jeunesse et son air avenant, il n'avait pas encore trouvé *une âme sœur* sur son chemin ! Voilà pourquoi, tout en mangeant les bonbons achetés clandestinement chez l'épicier du coin, il avait du vague au cœur.

La Providence eut pitié de lui, car il était doux et soumis à l'autorité paternelle honnête et vertueux... Un jour de fête patronale, un cirque s'installa sur la place pour découvrir ses merveilles aux yeux des badauds étonnés.

M. Georget, après sa promenade habituelle, s'arrêta devant l'estrade. Il contempla, peints sur les toiles de fond, des combats de soldats français au Tonkin, des luttes d'Es-

quimaux contre les ours blancs, la présentation d'un avaleur de sabres, *breveté par les cours d'Amérique*, un roi du Congo, et ne frissonna pas. Il considéra, sans émotion, la caissière dont un quinquet éclairait la tête crépue, les accroche-cœur grassex, le visage couperosé et le corsage de soie jaune fané à l'indécent embonpoint, puis remarqua, soudain, une jeune femme qui exécutait gauchement, en envoyant des œillades et des baisers aux spectateurs, deux ou trois pas de fandango..

Serrée dans son maillot rose reprisé aux jambes, la figure pâlie par le noir de ses tresses où saignaient des fleurs de grenadier artificielles, les yeux élargis par le kohl et la bouche au sourire figé, exsangue sous son rouge, elle frappait les planches d'un pied cadencé, se rejetait en arrière et renversait brusquement sa nuque pour la redresser d'un mouvement rapide, ou se balançait avec des gestes rythmés et de bizarres contorsions qui faisaient saillir ses hanches et sa gorge à demi-nue. Elle glissait entre le piston, le tambour et la caisse, frôlant au passage avec coquetterie le clown et l'Auguste anglais qui clamaient leur boniment.

Essoufflée, elle cessa de danser : quelques rares bravos éclatèrent. M. Georget, seul, continua pendant longtemps à applaudir. Elle se tourna de son côté et le dévisagea : il se troubla et, pour échapper à l'obsession de ce regard, feignit de lire sur l'affiche adossée à un support, au bas de l'escalier, son nom, *Carmencita*, suivi de cette flatteuse mention : *premier sujet de la troupe*, l'âge et une obésité précoce ayant étouffé dans leur développement les talents chorégraphiques de sa mère, la dame de la caisse. Le jeune Georget ne chercha pas si loin : il se vit distingué par une étoile, se rappela que certains de ses camarades lui avaient parlé avec enthousiasme du corps de ballet de l'Opéra, et fut satisfait de ce début. Il rentra chez lui à l'expiration de sa permission nocturne, et, quand sa mère lui demanda ses impressions sur la fête, il répondit d'un air hypocritement désintéressé : « Il y a un cirque », puis monta se coucher.

Le lendemain, avant la représentation, comme il rôdait autour de la tente, il découvrit l'entrée des artistes, — une

toile décousue accrochée entre deux voitures, — qu'il souleva prudemment. Il aperçut, au milieu du cercle formé par les roulottes, Carmencita assise entre les deux comiques de la troupe dont elle essayait de calmer la colère évidente. Il craignit d'être surpris en flagrant délit de curiosité et se dissimula sous la fenêtre de la voiture où la danseuse venait de se retirer. Il put alors l'entendre converser avec sa mère, et la crudité de son langage, dont l'argot parisien faisait les frais, le surprit tout d'abord. Il eut des doutes sur l'authenticité de l'origine espagnole de sa belle; puis, en garçon intelligent et juste, il se résigna à l'indulgence, car il comprenait que l'éducation d'une danseuse ne pouvait ressembler à celle d'un brave jeune homme comme lui. Aussi remercia-t-il de tant de bienfaits Dieu et par surcroît ses parents. Ses derniers scrupules l'abandonnèrent du reste à l'apparition entre les volets, sous la lumière d'une lampe, de roseurs troublantes de nuque et d'épaules dont la vue alluma dans ses prunelles d'étranges lueurs et dans tout son corps une chaleur inconnue.

La parade était finie : les artistes rentraient dans le cirque où Carmencita allait les rejoindre pour la représentation. Elle descendit de la roulotte et sortit quelques instants de l'enceinte. Georget la vit, enveloppée dans un vieux mac-farlane, gagner une ruelle où elle se promena. Il s'enhardit, et, quand elle revint de son côté, s'approcha d'elle en tremblant, sous prétexte de savoir quand la troupe quitterait le pays. Elle lui répondit d'un ton aimable, qui contrastait avec la liberté de ses allures dans ses conversations filiales, et s'entretint avec lui de la pluie et du beau temps. Il la quitta enthousiasmé.

Oh ! les beaux rêves qu'il fit, cette nuit-là, et qui le plongèrent dans une profonde extase ! il se crut au paradis mahométan où une houri ressemblant à Carmencita l'enivrait et l'endormait dans ses bras. Sa mère le surprit au matin, serrant amoureusement un de ses oreillers contre sa poitrine et murmurant des mots inintelligibles ; il passa sa journée à préparer une série de compliments, en apprit un par cœur et se livra à des dialogues en aparté où il faisait

complaisamment briller les qualités de son esprit susceptibles de charmer les danseuses, même ambulantes; il fut content de son éloquence et rassuré sur l'issue d'une entrevue probable pour le soir.

Georget a fermé la porte de la maison; il est huit heures: dans la rue boueuse et noire passent des ouvriers et de petits commerçants qui mènent leurs enfants aux chevaux de bois ou au tir à l'arbalète. Georget les suit, tout ému; il jette, en passant devant les boutiques, des coups d'œil sur sa toilette, refait, pour la sixième fois, le nœud de sa cravate, pose son chapeau sur son oreille et se regarde enfin dans la glace du boulanger. Tout le long du chemin, il répète son compliment et se promène sur la place avant de s'arrêter en face du cirque où la parade bat son plein. Par précaution, il tourne autour de la tente et s'étonne de voir la toile entrebaillée: il s'approche et prête une oreille attentive. Des gens jurent et parlent avec fureur d'un certain jeune *pante* à la moustache naissante, à l'air embarrassé, qui doit venir le soir, et dont ils se chargeront de régler le compte....

Georget, malgré son amour-propre, est bien contraint de s'avouer que le *pante*, c'est lui. Il se sent déjà saisi, bâillonné, poignardé peut-être dans une roulotte. Il s'attendrit avec une sincère sympathie sur sa propre mort, à la pensée de ses parents occupés à jouer innocemment leur lot quotidien. Pour leur conserver leur fils et sauvegarder en même temps, à ses yeux, sa dignité, il s'éloigne, mais à pas lents, quand, soudain, on le tire violemment par la manche de son veston. Georget, qui croit son heure venue, s'abandonne à Dieu. Il se retourne et voit devant lui un gamin qui, la casquette en arrière, les deux mains dans ses poches, lui dit à haute et intelligible voix: « Prenez garde, mon petit, son mari est très jaloux, il vous cassera les reins! »

Le grand Georget entend très distinctement chaque mot, mais il ne pense pas à remercier l'enfant de son avis familièrement salutaire. Il se sauve et quand, par un mouvement instinctif, il se retourne, le bonnet du clown et le chapeau bossué de l'Anglais mêlent leur ombre dans la même raie de lumière!

Une peur folle le prend alors : la peur d'être poursuivi et atteint, et voilà qu'il allonge ses grandes jambes et bouscule au passage les badauds et les enfants, sans souci de leurs injures ou de leurs cris. Il traverse d'un trait la place, s'engage dans un dédale de rues mal éclairées, où il s'égaré à dessin, tout en surveillant l'ombre dangereuses des portes cochères. Bientôt sorti du village, il côtoie le cimetière dont la croix suffit à l'effrayer en plein jour, et soufflant, suant, geignant, pleurant presque, il suspend sa marche pour reprendre haleine, avant de recourir. Ses tempes et son cœur battent à coups redoublés. Il redit machinalement chaque syllabe des mots qu'il vient d'entendre ; sa cervelle semble se vider et il s'abat devant sa maison, la main tendue vers le cordon de sonnette. Les bouffées de musique apportées par la brise le rappellent à la réalité : son arrivée inattendue éveillerait des soupçons que justifieraient la rougeur de son visage et le débraillé de sa tenue. Il se résout donc à attendre quelques instants avant d'entrer ; puis plus calme, il sonne : il s'informe avec intérêt des pertes et des gains des joueurs et monte dans sa chambre.

Georget ferme avec soin les volets, tire les rideaux, pousse le verrou, tourne deux fois la clef dans la serrure. Il respire plus librement, mais, au souvenir de l'heure écoulée, un léger frisson lui court à fleur de peau. Il est guéri de toute velléité amoureuse et sa rapide expérience lui profitera. Pendant qu'il se déshabille, il songe au suites éventuelles de son équipée, à l'indignation paternelle, à son discrédit auprès des siens, et, de ses lèvres, en guise de consolation, s'échappe un de ces refrains de grand'mère à perruque poudrée et à robe à paniers : « Plaisir d'amour ne dure qu'un moment!... » Il a pris le chemin de la vertu !

Il se couche, mais ne s'endort pas. Dans son lit douillet, sous la molle chaleur de l'édredon, il continue à réfléchir : son aventure, si désagréablement qu'elle ait tourné, n'est au fond que très flatteuse pour sa vanité. La perspective d'avoir failli être le héros d'une tragédie domestique ne lui déplaît pas, c'est le gage de sa bonne mine et de ses manières distinguées ; il en conclut que, pour raisonner, rien ne vaut

bon lit aux draps fins et tièdes, et il s'endort assez satisfait.

Quelques jours se passent ; le cirque est parti : il est désormais tranquille ; ses nuits ne sont plus traversées que par des rêves honnêtes et placides, et il a un compte ouvert chez l'épicier... Toutefois, depuis lors, il est allé chaque année surveiller les préparatifs de la fête et, quand il a vu poser les bâches d'un théâtre ou d'un cirque, il s'est abstenu de fréquenter la grande place. Sa famille lui a naturellement demandé la raison de cette décision : le jeune et sempiternellement vertueux Georget a répondu avec impatience : « Le bruit des cuivres me fait mal ! »

Raoul Guillard.

L'ESCARPOLETTE

... Vieillic, la face ridée comme un masque de cire, qu'égratignèrent des ongles d'enfants, les yeux à demi éteints sous les lourdes paupières gonflées, étayant ses pas incertains d'une canne à béquille d'or, lamentable solitaire qu'enveloppent des voiles de crêpe, qui entend des voix se plaindre dans la nuit, qui croit toujours voir sur ses blanches mains baguées d'émeraudes se figer des taches de sang, vagabonde auguste qui porta malheur, ainsi que quelque nixe prédestinée à ses sujets, à son mari, à son fils, qui cherche en vain sous des cieus éléments le repos et l'oubli, sachant trop que nul ne la reconnaîtrait, qu'elle ne serait par les rues et les boulevards, dans les coudoiements de la foule, qu'une passante qu'on ne songe pas plus à insulter qu'à saluer, la reine Maria-Gloriosa, après des années et des années d'exil, avait cédé à l'inéluctable tentation de faire une halte brève dans son ancienne capitale, de pèleriner vers les avenues de triomphe où elle avait passé dans sa gloire et dans sa beauté, au galop de six chevaux, parmi les drapeaux éployés, l'étingellement des sabres et des baïonnettes, vers les palais que l'ennemi et la populace avaient pillés et incendiés.

Au milieu des rares fidèles qui lui rendaient l'illusion d'une cour, elle affectait une dédaigneuse indifférence, presque de la joie d'être libérée des soucis du trône, philosophaît en souriant, répétait d'une voix qui semblait raconter de lointaines aventures :

« J'ai connu la foule qui acclame, qui vous jette des couronnes et des fleurs, qu'emporte comme un coup de folié, la foule où les mères vous tendent leurs enfants, où les hommes s'attellent au timon de votre voiture avec des chants joyeux et des vivats éperdus, baisent la soie de votre robe, la foule qui a des dévotions aveugles d'amant pour une maîtresse idolâtrée, de croyant pour une madone de miracles. Ce fut au déclin de la guerre de Thuringe, le soir où la ville illuminée, les cloches sonnaient à toute volée, les musiques se répondaient, les clairons stridaient, les vétérans blessés défilaient avec leurs uniformes en loques et les étendards, conquis de bataille en bataille. J'ai connu la foule haineuse, déchainée, qui voit rouge, qui se rue comme une meute à la curée, qui arrache les enseignes royales, qui fait au coin des rues de sinistres feux de joie avec les statues des saints, les meubles, les tableaux, les boiseries des palais, qui hurle des couplets orduriers, qui vous cherche, qui vous poursuit, qui vous étouffe dans des milliers de bras. Ce fut après l'effondrement de nos espérances, au lendemain de la défaite où le roi désespéré tenta vainement de mourir, rendit son épée pour sauver des hécatombes tragiques, les restes de son armée.

« Je connais maintenant la foule qui ne se souvient plus de moi, qui me frôle sans s'émouvoir, sans se retourner, et c'est celle-là que je préfère. »

Et les anciennes dames d'honneur se regardaient à la dérobée, avec une vaine tristesse, les chambellans respectueux refoulaient au fond de leurs cœurs racornis de vagues révoltes.

Or, avant de reprendre le chemin de l'exil, du château somptueux et morose qu'entourent des tombes encore blanches, la reine eut l'étrange caprice de se faire conduire dans les ruines de Saint-Clodoald, la délicieuse demeure où, comme Marie-Antoinette, à Trianon, elle venait, jadis, pendant les chaleurs d'août, faire la retraite, se promener sous les grands arbres, dans la fraîcheur des jets d'eau, dans l'embaumante odeur des roses, en robe de mousseline et en chapeau de paille.

C'était dans la dernière semaine de septembre.

L'eau morte dans les larges vasques de pierre reflétait des passées de nuages gris et d'oiseaux et de feuilles rouges et jaunes qui tourbillonnent comme des papillons en agonie, qui voguent en flottilles et se déroulent en guirlandes.

L'air était imprégné d'une odeur fade de cimetière à l'abandon, et les socles vides, souillés d'inscriptions, faisaient penser à des désastres, à des écroulements d'espoirs et de bonheurs.

Au milieu des décombres informes, balafrés par les obus, rongés par les flammes, où pendaient les ferrures rouillées des balcons, où apparaissaient des traces de fresque apâli, dans le lierre vigoureux, dans les vignes échevelées, dans les ronciers croassaient des corneilles et roucoulaient des ramiers.

Plus gravide, plus courbée sur sa canne, le regard fixe, les joues d'une teinte de plâtre, Maria-Gloriosa, comme en hypnose, n'écoutant pas les gardes qui essayaient de la retenir, errait de salle en salle, trébuchait contre les amas de pierres.

*
* *

Et soudain, elle atteignit l'enclos que le roi avait donné à son fils, au pauvre petit prince Ludovic, le jardinet où l'enfant rêveur aux longues boucles cultivait des fleurs simples, celles que préfèrent les petits et les humbles, où s'écoulaient la plupart de ses récréations.

Les orties, les chardons, les bardanes, les églantiers sauvages l'avaient envahi et métamorphosé, mais entre deux tilleuls, échappés par on ne sait quel hasard à la destruction du palais, pendaient des débris d'escarpolette, l'escarpolette où tant de fois, avec des cris joyeux et aigus, le prince s'était balancé.

Et Maria-Gloriosa, d'un grand geste, écarta, renvoya ceux qui l'accompagnaient, demeura toute seule dans l'enclos, songea et pria, puis, avec des larmes, comme un coupable qui se repent, qui mesure l'étendue de ses fautes irrépa-

rables, s'approcha de la relique, du morceau de bois pourri, y appuya longtemps ses lèvres tremblantes et fiévreuses.

La nuit tombait, humide, glaciale.

Et comme la reine déchue se relevait, s'en retournait vers le landau arrêté au détour d'une allée, elle eut la sensation affreuse que d'invisibles mains la retenaient par son voile et par sa robe, tomba sur les deux genoux, s'évanouit en une longue plainte de détresse. Les ronces, cependant qu'elle priait, s'étaient agrippées à ses vêtements, l'avaient comme liée...

René Maizeroy.

♦♦♦

LES LINS EN FLEURS

*La fille du tisseur de toile
File parmi les lins en fleur ;
Ses grands yeux, aux lucurs d'étoile,
Des lins d'azur ont la couleur,*

*Jeune, fringant, droit sur sa selle,
Vient à passer le fils du Roi :
« Bonjour !... Les lins bleus, ô ma belle,
Ont des fleurs moins fraîches que toi ! »*

*Tandis qu'il s'en va, la fileuse
Le suit des yeux : « Beau cavalier,
Pense-t-elle, toute rêveuse,
Mon cœur ne veut plus t'oublier... »*

*Un an s'achève. Avril bourgeoise,
Mai reverdit bois et jardins,
Et, de nouveau, l'enfant mignonne
File parmi les champs de lins.*

*Voici qu'elle voit, par la plaine,
Cent cavaliers caracolant
Près d'une jeune châtelaine
Tout habillée de satin blanc.*

*« Mon père, où vont, dans la rosée,
Ces gens et ce blanc palefroi?...
— Ma fille, c'est une épousée
Que l'on amène au fils du Roi. »*

*La fille du tisseur de toile
Se sent une agonie au cœur,
Et regarde, à travers le voile
De ses larmes, les lins en fleur :*

*« Lins bleus, ouvrez vos fleurs nouvelles,
Montez bien haut, poussez bien fort !
Avec vos fils tendres et frêles
Je veux tisser mon drap de mort. »*

André Theuriet.
de l'Académie française.

LA RÉVOLUTION CUBAINE

Les événements se précipitent avec une rapidité extraordinaire dans la Grande Antille. Nos lecteurs connaissent aujourd'hui dans tous ses détails l'histoire de la lutte gigantesque entreprise depuis un siècle par le petit peuple cubain contre ses oppresseurs, ils ont lu le récit de cette guerre homérique dans la *Revue des deux Frances* où nous ne cachons pas nos sympathies pour Cuba libre.

Le 24 février dernier était le jour anniversaire de la révolution. La colonie cubaine de Paris avait réuni tous ses amis dans un banquet au Grand-Hôtel sous la présidence du vénérable représentant du Gouvernement révolutionnaire cubain, notre ami le docteur Bétancés. Notre directeur, M. Achille Steens, était aux côtés du président. Pour la première fois, en Europe, l'*Hymne patriotique cubain* de Hérédia et Lopez, a été chanté à la fin du banquet par de jeunes femmes de la Grande Antille. C'est une conception large et imposante, du plus merveilleux effet.

Aussi est-ce aux cris mille fois répétés de « Vive Cuba libre ! » que la péroraison en a été acclamée...

Nous nous associons de tout cœur à ce cri qui résume nos aspirations et auquel les événements donneront raison demain.

R. B.

Les Théâtres

Le dernier Bal de l'Opéra a été fort brillant, et M. Roger nous promet des merveilles pour celui de la Mi-Carême.

*
* *

Des pourparlers sont engagés entre la direction de l'Opéra et Mlle Calvé. Il serait question de monter pour elle l'*Armide* de Gluck avec une mise en scène féerique, dont la dépense a été évaluée à 300,000 fr.

Mlle Calvé débiterait dans le rôle d'Orphélie d'*Hamlet*, qui lui a valu de brillants succès à l'étranger. Elle reprendrait également *Hérodiade* de M. Massenet.

*
* *

On annonce la réception par le comité de la Comédie-Française d'une nouvelle pièce en trois actes, en prose, de M. Bricux, l'auteur si applaudi de l'*Evasion* et des *Trois filles de M. Dupont*.

Cette pièce a pour titre le *Berceau* et le principal rôle en est destiné à Mlle Bartet, mais la charmante artiste étant prise en ce moment par les répétitions de la *Martyre*, le drame en vers de M. Jean Richepin, le *Berceau* ne sera donné que dans le courant de la saison prochaine.

A la Comédie-Française, on est en effet, en ce moment tout entier aux études de la *Martyre*.

Mais la date de la première représentation de cet ouvrage ne saurait encore être fixée. D'abord la *Martyre* demandera, en raison de l'importance de sa mise en scène de longues et patientes études. Et puis le succès constant de la *Catherine* de M. Henri Lavedan, qui prend les quatre soirées libres de la semaine, en dehors des abonnements du mardi et du jeudi, permet à l'administration de la Comédie d'envisager sans trop d'effroi la période de plusieurs semaines qui lui sera nécessaire pour mettre sur pied les cinq actes en vers de M. Jean Richepin.

Comme reprise, la Comédie-Française nous offrira prochainement celle du *Chandelier*, d'Alfred de Musset, avec une distribution en grande partie nouvelle. Le jeune Dehelly, notamment, abordera pour la première fois le rôle de Fortunio.

*
* *

Nos félicitations à M. Guilloire, le très sympathique secrétaire général de la Comédie Française, qui vient d'être promu officier de l'Instruction publique.

*
* *

Vient de paraître chez Ollendorff : *Le Passé*, la belle comédie de Georges de Porto-Riche, jouée à l'Odéon, œuvre de haute littérature dramatique et d'originale observation que tout le monde voudra garder dans sa bibliothèque.

*
* *

Immense est le succès de *Paméla marchande de frivolités* au Vaudeville.

Mme Réjane, toujours exquise, triomphe tous les soirs entourée de tout son monde charmant.

Les costumes du temps sont vraiment beaux.

Comme toujours, M. Porel a eu la main heureuse, et, Paméla amènera tout Paris au Vaudeville.

*
* *

Par mesure de précaution, le théâtre du Palais-Royal a fait doubler tous les rôles de la *Culotte*, dont le succès de rire est considérable. Mlle Marguerite Frederick, qui avait été remarquée à l'Athénée et en dernier lieu à la Roulotte, a signé un brillant engagement au Palais-Royal; c'est elle qui a le rôle de Mlle Chériel en double.

*
* *

Au Théâtre-Antoine, reprise du *Petit Lord* et de *Jacques Damour*.

A propos du Théâtre-Antoine, il n'est pas exact que la censure y ait interdit les *Tisserands*, dont la représentation est simplement ajournée.

Et, ajoutons que l'immense succès de *Blanchette* est toujours très vif.

*
* *

Le théâtre des Folies-Dramatiques change de mains. La cession de M. Silvestre à M. Léon Nunès est aujourd'hui chose décidée.

*
* *

Plus gai que jamais, le *Moulin-Rouge*.

Roi de Montmartre, il l'est depuis longtemps. Et, ce n'est pas de si-tôt que l'on pourra le détrôner!

*
* *

Au Musée Grévin, les étonnantes révélations dues aux rayons X nouvellement installés par un très habile ingé-

leur-électricien, M. Heller, y disputent, en ce moment, le succès à Carrara, le sinistre héros du crime de Kremlin-Bicêtre, entièrement reconstitué.

*
* *

Grand bal à Bullier, tous les jeudis soirs. — C'est là que la gente étudiante se donne rendez-vous. La gaiété chante sa chanson la plus belle mais la plus joyeuse.

*
* *

Trianon tient le plus joli drapeau du plaisir à Montmartre. Le dompteur et ses lions se taisent charmés par la douce voix d'Odette, un peu timide mais combien gentille !

Fantasio.

SPECTACLE

- Opéra.** — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Les Huguenots.
- Français.** — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Catherine.
- Opéra-Comique.** — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Sapho.
- Odéon.** — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Juan de Manara.
- Renaissance.** — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Relâche.
- Vaudeville.** — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Pamela.
- Gymnase.** — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Mariage bourgeois.
- Variétés.** — 8 h. $\frac{1}{4}$. — Le Nouveau jeu.
- Gaité.** — 8 h. $\frac{1}{2}$. — La Jolie Parfumeuse.
- Bouffes-Parisiens** — 8 h. $\frac{3}{4}$. — P'tites Michu.
- Palais-Royal.** — 8 h. $\frac{1}{2}$. — La Culotte.
- Porte-St-Martin.** — 8 h. $\frac{1}{4}$. — Cyrano de Bergerac.
- Théâtre Antoine.** — (ex-Menus-Plaisirs). — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Le Petit Lord. — Jacques d'Amour. — Ceux qui restent.
- Châtelet.** — 8 h. $\frac{1}{4}$. — Tour du monde en 80 jours.
- Ambigu-Comique.** — 8 h. $\frac{1}{2}$. — La Pocharde.
- Folies-Dramatiques.** — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Le Truc de Séraphin.
- Athénée-Comique.** — 8 h. $\frac{1}{2}$. — La Geisha.
- Th. Cluny.** — 8 h. $\frac{1}{4}$. — Les demoiselles des St-Cyriens.
- Th. de la République.** — 8 h. $\frac{1}{2}$. — La Voleuse d'Enfants.
- La Bodinière, 18, rue St-Lazare.** — 9 h. — Le Gamin de Paris. — On demande un jeune ménage.
- Folies-Bergère.** — La Belle Otero. — Diamant, ballet, etc.
- Casino de Paris.** — Le Biographe. — Don Juan aux Enfers, etc.
- Olympia.** — Vision! ballet. — La Cammarano, etc.
- Scala.** — Polaire, Polin, Claudius. — Le Paradis de Mahomet.
- Parisiana.** — Felicia Mallet, Fragon.
- Eldorado.** — Cirauze de Blairgerac, à 8 h.
- Trianon.** — Violette, Odette, Marck et ses lions.
- Palais de Glace.** — Patinage sur vraie glace, de 9 heures du matin à minuit.
- Treteau de Tabarin.** — 9 h. $\frac{1}{2}$. — Deval, Fursy, Mary Auber. — 3 fils de Mme Durand.
- Nouveau-Cirque.** — A 8 h. $\frac{1}{2}$. — Paris qui trotte. — Revue. — Miss Darling.
- La Boite à musique.** — 9 h. $\frac{1}{2}$. — Les Saisons. — Venez en ombre, revue.
- Roulotte.** — Comme sur des roulettes (Mlle Frédérick, B. de Castillon, Miette). — Chan. anim.
- Concert Européen.** — Biot-Graphe Revue.
- Théâtre lyrique.** — A 8 h. $\frac{1}{2}$. — Le Sylphe. — Bonsoir voisin.
- Le Grand Guignol.** — 9 h. — Les Boulingrin. — Le Léopard, etc.
- Moulin-Rouge.** — Tous les soirs, à 8 h. $\frac{1}{2}$. — Concert-Bal.
- La Cigale.** — 8 h. $\frac{1}{2}$. — Allo! Allo! revue, Margarita, etc.
- Cinématographe.** — Le Voyage au Japon.
- Bullier.** — Tous les jeudis, bal masqué.
- Jardin d'acclimatation.** — Ouvert tous les jours. — Concert tous les dimanches.

Le Directeur-Gérant : A. STEENS.

MAISON DE FOURRURES

J.-B. LALIBERTÉ

145, rue Saint-Joseph, Québec.

La Maison **J.-B. LALIBERTÉ** fait surtout la vente en gros. — Comme Maison de Fourrures, elle occupe le premier rang parmi les plus célèbres du monde entier.

Située tout près du Labrador, — si riche en superbes fourrures, — la Maison **J.-B. LALIBERTÉ** est à même de donner satisfaction aux commandes les plus considérables venant d'Europe comme d'Amérique,

Le docteur Edouard MORIN né à Québec et âgé de 43 ans fit ses études au séminaire de Québec et suivit ses cours de médecine à l'Université Laval. Il fut fait médecin en 1878, et exerça sa profession comme médecin à Québec pendant trois ans avec une jolie clientèle. En 1881 il ouvrit une pharmacie en société avec un de ses frères sur la rue Saint-Jean. Ses affaires grandirent rapidement. Il obtint de plusieurs maisons françaises l'agence pour différentes médecines françaises dont il s'occupa toujours de faire directement l'importation. Il remplit pendant plusieurs années la charge de médecin du Bureau d'Hygiène.

Il fut plusieurs années un des directeurs de la chambre de Commerce de Québec, et il occupa aussi la charge de Conseiller de ville pour le quartier Saint-Jean en 1889 et 1890.

Il est aujourd'hui le seul propriétaire de la pharmacie docteur Edmond MORIN et Cie, établissement considérable qui a son siège d'affaires au N° 48 rue Saint-Pierre Québec et une succursale au N° 338 rue Saint-Jean. Cette maison est arrivée après 16 ans d'existence à la tête du commerce de pharmacie à Québec, et a étendu son commerce par l'entremise de commis-voyageurs dans toute la province de Québec, la province d'Ontario et les provinces maritimes. Le docteur Ed. Morin est aussi le propriétaire du vin à la créosote et aux hypphosphites du docteur Ed. Morin appelé aujourd'hui vin Morin creso-phates. Ce vin est universellement connu par tout le Canada et une partie des Etats-Unis où il s'en fait un commerce considérable. C'est une médecine qui se recommande par elle-même par ses propriétés curatives dans la toux, bronchite, asthme, catarrhe, débilité et consommation.

Le docteur MORIN possède encore plusieurs autres médecines qui ont un écoulement considérable dans le commerce entre autres le Broma excellent tonique reconstituant du sang et des nerfs. — Le Sirop végétal de Viel et les Pilules Viel contre la Dyspepsie, Constipation, Maladies du foie et des reins. — L'Anti-Coryza contre le Rhume de cerveau, Catarrhe etc., etc.

Le
FIGARO

LE FIGARO

Le
FIGARO

TRANSFORMÉ

a **SIX PAGES** tous les jours

c'est-à-dire trois feuilles d'un seul tenant, à l'exemple des grands « quotidiens d'Angleterre et des États-Unis.

Les prix d'abonnements, malgré cette augmentation de matières, ont été légèrement diminués.

En outre, **UN CERTAIN NOMBRE D'AMÉLIORATIONS** intéressantes ont été introduites dans la composition du journal.

SIX PAGES
tous les jours

SIX PAGES
tous les jours

Le **Figaro** publie chaque **lundi** un dessin de **Caran d'Ache** ; chaque **jeudi**, un dessin de **Forain** ; toutes les **semaines**, une chronique de l'**Image Étrangère**.

TOUS LES JOURS, une chronique spéciale, **Le monde et la ville**, publie les renseignements d'ordre mondain susceptibles d'intéresser la clientèle du **Figaro**.

Les petites annonces d'**OFFRES ET DEMANDES D'EMPLOI** continuent à paraître, suivant **tarif réduit**, le **mercredi** ; les offres et demandes de **locations**, le **dimanche**.

SIX PAGES
tous les jours

SIX PAGES
tous les jours

Le samedi **PAGE DE MUSIQUE**. Tous les jours, **ROMAN, CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES, REVUE DES JOURNAUX, VARIÉTÉS LITTÉRAIRES, CHRONIQUES DE SPORT**, etc.

Enfin l'agrandissement du **Figaro** a permis l'introduction de rubriques nouvelles et le développement des services d'information, grâce auquel le **Figaro** constitue aujourd'hui, abstraction faite de la qualité de sa rédaction, le **RÉPERTOIRE DE FAITS** le plus complet et le plus varié de la presse française.

SIX PAGES
tous les jours

On sait que la Direction du **Figaro** vient de faire **reconstruire sur nouveaux plans** l'annexe de l'hôtel de la rue Drouot.

Au rez-de-chaussée de l'hôtel ainsi transformé s'ouvre un **SALON D'EXPOSITIONS**, tout à fait différent des anciennes salles de Dépêches, et où seront désormais groupés, suivant l'actualité, des œuvres d'art, des nouveautés scientifiques ou industrielles, des curiosités ethnographiques, etc. ; en un mot, toutes les productions et tous les ouvrages capables de fournir à la clientèle du **Figaro** l'attrait d'un spectacle neuf ou d'un renseignement inédit.

Des concerts intimes, réservés aux abonnés et aux amis du **Figaro**, sont également donnés chaque semaine, dans ce salon d'exposition que la haute société parisienne a déjà adopté comme un de ses centres de réunion préférés.

ABONNEMENTS

PARIS	DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER
Un an 60 fr.	75 fr. »	86 fr. »
Six mois 30 fr.	37 fr. 50	43 fr. »
Trois mois . . . 15 fr.	18 fr. 75	21 fr. 50

GRAND HOTEL DES BALCONS

3, rue Casimir-Delavigne, 3
(Près l'Odéon)

® **L. Format** ®

PROPRIÉTAIRE

Excellentes Chambres pour 40, 50 et
60 francs par mois.

SONNETTES ELECTRIQUES DANS TOUTES LES CHAMBRES

Pharmacie de l'École de Médecine

ROSEY, Pharmacien

18, Carrefour de l'Odéon,

1, rue de l'Odéon; 2, rue Monsieur-le-Prince

REMÈDES AMÉRICAINS

PRIX RÉDUITS

Aux Médecins français et étrangers

Le Monde Illustré

BEAUX-ARTS - LITTÉRATURE - SCIENCE, etc., etc.

Feuilletons des meilleurs Romanciers

CHRONIQUES ET CONTES

Par des Écrivains remarquables
16 PAGES DE TEXTE ET D'ILLUSTRATIONS

Donne de Magnifiques Primes
en argent.

PRIX DES ABONNEMENTS

Un An	fr. 15 »
Six Mois	» 7.50
Quatre Mois.	» 5 »

BERTHIAUME & SABOURIN

PROPRIÉTAIRES

42, Place Jacques-Cartier, 42
MONTREAL (Canada)

M^{lle} J. Petit-Degorce

PROFESSEUR DE CHANT

ET DE

PIANO

4 — rue Bernard-Palissy — 4

← PARIS →

Maison BILLET

CHAPELLERIE DE CHOIX

PRIX SPÉCIAUX

Pour les Abonnés de la Revue des Deux Frances

SPÉCIALITÉS DE CHAPEAUX

ANGLAIS ET RUSSES

PARIS — 43. rue de Rennes — PARIS

ÉPICERIE CENTRALE

Emile BONNETAT

PARIS

17, Rue Gozlin, 17 (Boul. St-Germain)

BOISSONS IMPORTÉES

ET

VINS VIEUX DE CHOIX

M^{me} H. Prévost

PROFESSEUR DE FRANÇAIS

32 — rue Madame — 32

PARIS

Fr. 1.50 la Leçon

CONDITIONS SPÉCIALES AU MOIS

30, RUE SAINT-JACQUES, 30

MONTREAL (CANADA)

D. W. & A. E. BRUNET

ACHAT ET VENTE

*Déventures du Gouvernement, de Chemins de Fer, de Municipalités, etc.
Prêts aux Fabriques et aux Communautés Religieuses.*

TÉLÉPHONE BELL 2313.

Adresse Télégraphique : " SPERNET " Montréal.

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Paquebots-Poste Français

LIGNE DU HAVRE A NEW-YORK

Départs du Havre et de New-York tous les samedis.

LIGNE DES ANTILLES, DE COLON ET DU MEXIQUE

Départs mensuels :

Du Havre les 16 et 22, de Saint-Nazaire les 9 et 21, de Bordeaux les 19 et 26.

*Pour la Guadeloupe, la Martinique, Sainte-Lucie, les Guyanes,
Saint-Thomas, Porto-Rico, Haïti, Saint-Dominique, le Venezuela, la Colombie,
le Mexique, le Centre-Amérique, le Sud et le Nord Pacifique.*

LIGNES DE LA MÉDITERRANÉE

Départs quotidien de Marseille

Pour Alger, Oran, Bône, Philippeville, Tunis, Malte, Mehdià, Monastir et Sousse.

SERVICES DES COLIS POSTAUX

*Pour l'Algérie, la Tunisie, Malte, la Guadeloupe, la Martinique, les Guyanes, françaises
et néerlandaises, les Antilles danoises, Curaçao, le Mexique, la Colombie,
le Salvator, le Venezuela et Costa-Rica.*

BUREAUX A PARIS

6, RUE AUBER — 12, BOULEVARD DES CAPUCINES — 5, RUE DES MATHURINS

Le Courrier des États-Unis

ORGANE DES POPULATIONS DE LA LANGUE FRANÇAISE

(70 ANNÉE)

195 et 197, Fulton Street, NEW-YORK

Le seul journal français d'Amérique publiant les dépêches spéciales de son correspondant de Paris, les dépêches de France et autres pays d'Europe, de tous les grands journaux de New-York, ainsi que les dépêches de la Presse Associée de toutes les parties du monde. C'est-à-dire un ensemble de nouvelles de France, d'Europe, d'Amérique, etc., qu'on ne peut trouver dans aucun autre journal.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la REVUE DES DEUX FRANCES sont interdites dans tous les pays, y compris la Suède et la Norvège, à moins d'accord préalable avec notre administration.

Imprimerie Vve Albouy, 30, avenue d'Italie. — Paris.